

SALUT ! ÇA VA ?



Photo: Igor Pavlov

Sur les pas des Français en Russie ...

Le magazine est publié avec le soutien de l'Ambassade de France en Russie, le Lions Club « Saint Nazaire Loire » et les CIFs des Lions Clubs de France.



Association des enseignants de français de la région Amourskaya

NOVEMBRE
2019 № 3(55)



ÉDITO / OLGA KUKHARENKO

JOURNÉE PÉDAGOGIQUE 2019



Nos chers lecteurs,
 Cette fois, nous vous invitons en voyage sur les pas des Français en Russie. La grande histoire est toujours écrite avec de « petites » histoires. Nous sommes fiers et honorés de réunir sur ces pages des chercheurs réputés scrutant passionnément des archives, aussi bien que des personnes enthousiastes gardant précieusement leurs souvenirs de famille.

Cette édition est bien particulière pour moi. A part les découvertes et les rencontres extraordinaires que toutes les publications de « Salut ! Ça va ? » m'offrent inévitablement, il y a une histoire exceptionnelle qui m'émeut très fort chaque fois que je reviens vers elle, je m'y replonge et je revois les photos. Elle est écrite par François Tulasne, le fils de Jean Tulasne (1912-1943), le premier Commandant de la glorieuse escadrille « Normandie-Niemen », et le petit-fils du Commandant François Tulasne (1886-1929), aviateur.

L'article relate la mission militaire du grand-père de l'auteur en Sibérie en 1918-1919. Il est unique car il présente des archives familiales Tulasne inédites. Il est unique car son auteur n'est plus parmi nous. Toute sa vie fut marquée par la disparition prématurée de son père, l'aviateur, dans le ciel russe lors de la bataille d'Orel en 1943. Toute sa vie il œuvra pour faire revivre l'histoire de la famille Tulasne. M'ayant remis ses textes pour la publication il ne les vit pas paraître. Peinée et émue de ce triste concours de circonstances, je remercie beaucoup M. Alexis Tulasne, son fils, et Mme Corinne Tulasne, sa veuve, de m'avoir aidée à faire aboutir un des projets commencés par leur père et mari, et à lui rendre hommage par cette publication.

Suivez-nous sur les pas des Français en Russie ! Explorons ensemble de « petites » histoires faisant la gloire de la Grande histoire de nos deux peuples !

La réunion annuelle des enseignants de français de la région Amourskaya a eu lieu le 15 novembre.

Chaque année, depuis 11 ans, cet événement rassemble des collègues des établissements secondaires des petits villages de la région afin de faire le bilan de l'année qui termine et planifier des projets culturels et éducatifs pour l'année prochaine. Ainsi, l'assemblée générale des membres de l'Association des professeurs de français de la région Amourskaya se tient en forme de la table ronde qui est organisée à la suite du compte rendu de la présidente de l'association Olga Kukharenko. Les résultats du travail commun pour la langue française et son développe-

ment dans la région sont reconnus unanimement réussis. Et ceci sans doute grâce à l'investissement enthousiaste des collègues dans leur métier, grâce à l'amour pour leur travail avec les élèves et une grande envie de leur transmettre la passion à la langue française.

Bien entendu, l'objectif principal de la journée pédagogique, ainsi que des activités l'association en général, est de se rencontrer et de discuter des difficultés et des réussites dans l'enseignement quotidien, de s'inspirer, de partager des idées et des résultats, tant au niveau des activités pédagogiques que des activités extrascolaires. Parmi les participants figuraient des enseignants des villages de Magdagachi, Ivanovka, les villes de Tsiolkovsky, Svobodny, Raitchikhinsk et plusieurs écoles et lycées de Blagovetchtchensk.

La seconde partie de la journée fut animée par le spécialiste dans l'enseignement du FLE Simon Gilmer de Moscou. Sur l'invitation de la chaire des langues romano-germaniques et orientales, le collègue français a travaillé non seulement avec les professeurs des écoles, mais également avec des étudiants de la faculté de langues étrangères et à des lycéens de la BSPU.

Par Olga Kukharenko



Salut ! Ça va ?

ISSN 2500-4069
 Porté au registre du Service fédéral du contrôle dans le domaine de la communication, des technologies d'information et des médias de masse sous le numéro ПИ № ФС77-63908

№ 3 (55) Novembre 2019

Rédactrice en chef : Olga N. Kukharenko

Rédaction :
 Anne-Marie Guido à Nantes
 Irina Korneeva à Paris
 Sébastien Cordrie à Rennes
 Laëtitia Giorgis à Valence
 Elena Seyitmedova à Tsiolkovski
 Mise en page : Mikhail Kobzar à Moscou

Publié le 30 novembre 2019
 Imprimé à la SARL «Tipographia»
 Adresse de l'imprimerie : 55, rue Politechnicheskaya, Blagovetchtchensk

Tirage 30 exemplaires 12+ Diffusé gratuitement

Fondateur : @Université pédagogique d'Etat de Blagovetchtchensk
 Adresse de la rédaction et du fondateur : 104, rue Lénine, Blagovetchtchensk, région Amourskaya, 675000

Licence ЛП № 040326 délivrée le 19 décembre 1997

Maison d'édition de l'Université pédagogique d'Etat de Blagovetchtchensk

salutcava2004@gmail.com
 aefra.wordpress.com/salut-ca-va/
 facebook.com/salutcavablag

Étudier en s'amusant

Cours de français avec Simon Gilmer à Blagovechtchensk



10 immigrés français en Russie

Écrire l'histoire de la Nouvelle Russie, élever des moules, dessécher les marais ou créer un théâtre - rien est impossible pour les Français échappés à la Révolution.

Les premiers aristocrates commencent à quitter la France en juillet 1789, mais l'émigration forte quant à elle débutera en été 1791, provoquée notamment par la tentative de Louis XIV de fuir Paris. Des peintres, des architectes, des écrivains, des hommes politiques et des chercheurs laissant leurs maisons réduites en cendres, se retrouvent obligés d'émigrer. Leurs propriétés sont confisquées tout comme leur nationalité : une fois enregistré dans la liste des émigrés, ils ne peuvent jamais rentrer dans leur patrie. Parmi les destinations, nous pouvons citer plusieurs pays de l'Europe, les États-Unis ainsi que la Russie. Selon les estimations, de cent milles à cent cinquante milles français quittent l'hexagone. L'Empire Russe est le deuxième pays d'accueil des émigrés français.



ALEXANDRA DADACHEVA
Journaliste,
rédactrice
Moscou (RUSSIE)

ARMAND EMMANUEL SOPHIE SEPTEMANIE DE VIGNEROT DU PLESSIS, SEME DUC DE RICHELIEU



Le duc Richelieu, né à Paris dans une des familles aristocratiques les plus connues d'Europe, était le petit-fils du maréchal de Richelieu, secrétaire d'État et ministre de Louis XIII.

Plusieurs biographies de Richelieu témoignent de ses succès précoces. À l'âge de 15 ans, il obtient un bon niveau d'éducation et apprend plusieurs langues étran-

gères. Au même âge, Armand se marie avec la fille du duc de Rochefort, Rosalie, qui, selon des contemporains, était une petite bossue. En 1790, il part comme volontaire pour participer à la prise de la ville d'Izmaïl à l'issue de laquelle Grigori Potemkine, militaire et homme de gouvernement russe, l'engage dans son armée. Depuis lors, Richelieu essaiera plusieurs fois de retourner en France, mais lorsqu'il apprend que ses propriétés avaient été confisquées, le retour est impossible. Le duc décide donc de rester en Russie pour toujours.

En 1803, Richelieu devient maire d'une petite ville d'Odessa. En 1805 il est gouverneur militaire de la Nouvelle Russie et de Bessarabie. Avec le duc de Richelieu au pouvoir, Odessa devient le centre administratif de la Nouvelle Russie et le port russe principal sur la mer Noire. Grâce au gouverneur français, les droits de douane sont éliminés. Il propose l'idée de « port franc », pour que le port soit affranchi de droits. Administrée par Richelieu, Odessa devient une belle ville avec des nouvelles rues, des jardins, plusieurs écoles techniques, une cathédrale, une église, deux hôpitaux et un théâtre.

Pendant la période de la Restauration, en 1814, le duc retourne finalement en France où il devient le premier ministre de Louis XVIII, et il entre à l'Académie française. Richelieu avait envie de revenir à Odessa, ce qu'il n'a pas pu faire : il meurt à Paris le 5 mai 1822.

ALEXANDRE-LOUIS ANDRAULT DE LANGERON



Le comte de Langeron naît à Paris en 1763. Tout comme son père et la plupart des aristocrates de cette époque, Alexandre-Louis entame une carrière militaire, il prend part à la guerre d'indépendance américaine.

En 1789, Prince Charles-Henri-Othon, aristocrate français, amiral dans la Marine Impériale de Russie, propose à Alexandre-Louis de rentrer à l'armée russe. En 1790, le comte vient à Tsarskoïe Sélo, ville située à une trentaine de kilomètres de Saint-Pétersbourg, connue comme village impérial.

Alexandre-Louis participe aux guerres russo-turque et russo-suédoise, mais après avoir appris que sa femme est malade, il part pour la France. Malheureusement, il n'a pas la chance de la voir, sa femme meurt alors qu'il est en

route. Alors, il part à Vienne où il fait connaissance avec le duc de Richelieu, pour partir en sa compagnie et participer à la prise d'Izmail. Ensuite, il fait la guerre sur le Danube, au Caucase, en Hollande et en Prusse, sous les ordres de Grigori Potemkine, Mikhaïl Koutouzov, de grands militaires et hommes de gouvernement russe, et sous la direction de Louis V prince de Condé. En 1805, il prend part à la bataille d'Austerlitz, et finalement il est promu au rang de général.

En novembre de 1815, après 40 ans de carrière militaire Alexandre-Louis s'installe à Odessa où il devient général gouverneur en remplacement de Richelieu. Sous sa direction, Odessa obtient finalement son statut d'un port-ouvert. C'était une ville en pleine essor : le premier journal est publié, le jardin botanique et le lycée de Richelieu sont ouverts ; un centre de fabrication artificielle d'eau minérale est installé.

Atteint par le choléra, le comte de Langeron mourrait en 1831 à Odessa en Nouvelle-Russie.

BARON GABRIEL DE CASTELNAU



Le baron de Castelnau est né à Bordeaux en 1757. Avant la Révolution il travaille en tant qu'avocat et conseiller à la Chambre du Parlement. En mai 1791, il doit quitter la France. Trois ans après tous ses biens sont nationalisés et vendus. Gabriel de Castelnau part pour l'Angleterre, puis pour l'Allemagne, et en 1797, sur invitation de Paul Ier, il déménage en Russie où il devient connu comme marquis de Castelnau. Quelques membres

de sa famille sont des marquis, mais ils appartenaient à une autre branche ; tandis que de Castelnau est appelé marquis seulement en Russie, dans sa patrie, il reste toujours baron.

Le 28 novembre 1789 il commence à censurer des spectacles français à la cour de Paul Ier; certains de ses biographes supposent qu'il était secrétaire particulier de l'Empereur.

Après la mort de Paul Ier son poste est supprimé, et le marquis doit déménager dans un village à côté de Odessa où il élève des moutons, et sur ordre personnel de Richelieu, il commence à écrire l'histoire de la Nouvelle Russie. C'était un ouvrage impressionnant avec des références sur les historiens antiques et contemporains pour son époque, aussi bien que les textes qui n'ont pas survécu à cette période.

En 1810, le marquis tente de rentrer en France où le décret d'amnistie est déjà présenté. Mais l'examen de ses documents prend deux ans, pendant lesquels les relations entre la France et la Russie approchent au point critique. Ainsi un retour de Castelnau est impossible.

Après la Restauration bourbonienne, le marquis quitte la Russie pour suivre Richelieu, son ami et son bienfaiteur. Dans sa patrie, en France, il devient Chevalier de l'Ordre Royal et militaire de Saint-Louis, il reçoit son titre de marquis et le poste à l'archive du département des affaires étrangères. En 1820, trois parties de son ouvrage paraissent. Ses écrits sur la Nouvelle Russie portent un titre un peu long et vague : « Sur l'Histoire ancienne et moderne de la Nouvelle Russie, statistiques de Provinces qui la composent. Fondation d'Odessa, ses progrès, son état actuel, détails sur son commerce. Voyage en Crimée, dans l'intérêt de l'agriculture et du commerce. Avec cartes, vues, plans. »

Le baron de Castelnau passe les dernières années de sa vie dans la solitude, il ne se marie pas, reste sans enfants, il décède en décembre 1826.

COMTE XAVIER DE MAISTRE

Xavier de Maistre naît à Chambéry le 8 novembre 1763, il perd sa

mère à l'âge de 10 ans, ses frères et sœurs assument ainsi pleinement le rôle de parrain, aussi bien que le prêtre qui commence à lui apprendre le dessin.



Cinq ans avant la Révolution, Xavier de Maistre entre à l'armée du Royaume de Sardaigne. En 1794, il est enfermé dans sa chambre à la citadelle de Turin pour s'être livré à un duel. Pendant ce temps il écrit un livre sous le titre « Voyage autour de ma chambre ». Le personnage est un officier français, emprisonné dans sa chambre pour 42 jours, il décrit tout ce qui l'entoure, il réfléchit sur la nature humaine, l'effet de l'apparence sur le statut sociale, et d'autres choses de ce genre. Son livre devient populaire.

En 1799, Xavier de Maistre rejoint l'armée de Piémont, formée par Alexandre Souvorov, généralissime au service de l'Empire russe, pour renforcer sa lutte contre l'armée de Napoléon. Xavier de Maistre est détaché au Souvorov, il devient son ami, et fait quelques portraits du général en chef.

En 1800, Xavier de Maistre déménage en Russie, où il devient Ksaveriy Ksaverievich. Il demande son congé à l'armée et il ouvre un atelier de peinture à Moscou. Ses portraits deviennent célèbres auprès de la noblesse russe, y compris la famille de Pouchkine. Xavier de Maistre peint le portrait du futur poète. Selon la sœur de Pouchkine, le petit poète s'intéresse à la poésie après avoir écouté les vers de Xavier de Maistre.

En 1803, par protection de son frère en tant qu'émissaire sarde,

Xavier de Maistre déménage à Saint-Pétersbourg où il est nommé directeur du Musée Maritime et de la Bibliothèque Maritime.

En 1810, le comte de Maistre rentre à l'armée, il est blessé au Caucase et il prend finalement sa retraite. Xavier de Maistre s'installe à Saint-Pétersbourg, et en 1813, il se marie avec Sophie Zagriaski, tante de l'épouse de Pouchkine.

Xavier de Maistre établit un inventaire des livres qui servent de base pour la Bibliothèque Centrale de Marine de guerre. Il s'occupe du contenu des bibliothèques portuaires. Le comte n'élabore pas seulement le contenu des bibliothèques mais il en fait partie lorsqu'il écrit quelques livres sur la Russie en français. Il essaiera de faire connaître la littérature russe aux Français, il traduit les œuvres littéraires des écrivains russes y compris les fables de Krylov. Xavier de Maistre s'intéressera plus tard aux recherches dans la physique, la chimie et l'aviation.

Xavier de Maistre meurt le 12 juin 1852 à Strelna, une commune près de Saint-Pétersbourg.

JEAN-BAPTISTE PRÉVOST DE SANSAC, MARQUIS DE TRAVERSAY



Jean-Baptiste Prevost naît sur l'île de la Martinique en 1754, il était le fils d'un lieutenant de la Marine royale française. À l'âge de douze ans il entre dans la Marine, premièrement au collège de la Marine à Rochefort en Charente-Maritime, et puis à Brest. Jean Prevost est considéré comme un des meilleurs officiers de la marine de France. En

octobre de 1790, sa maison est brûlée par des révolutionnaires, et le marquis de Traversay décide de quitter la France. Il part en Suisse, et plus tard il acceptera l'invitation de Catherine II de venir en Russie.

En Russie, le marquis devient Ivan Ivanovich de Traversay, et il est nommé Contre-Amiral. Puis il est promu major-général, affecté à la Flotte de la mer Baltique, et le 20 mars 1805, il devient général-gouverneur de Sébastopol et de Nikolaïev, deux villes sur la péninsule de Crimée. Ivan de Traversay crée une administration indépendante, pour que ces villes ne dépendent pas du gouvernement de Kherison (un gouvernement de l'Empire russe, en Nouvelle Russie).

Sous la direction du marquis, la ville connaît un certain développement avec notamment l'ouverture du jardin botanique, du théâtre, du bureau de cartographie, de la bibliothèque et d'une école des mousses pour orphelins. Ivan de Traversay contribue également à la création du premier blason de la ville, et aussi bien à la construction du pont de bateaux. Le marquis propose quelques idées pour l'implantation de bâtiments à Sébastopol, mais à cette époque le projet ne peut pas être réalisé à cause du manque de moyens, cependant dans les années trente-quatre quelques idées sont mise en œuvre.

Toute sa vie, Traversay répétait que la Russie l'avait sauvé de la misère. Il apprenait le russe, mais il n'arrivait jamais à maîtriser cette langue. En 1811, il refuse l'invitation de Napoléon pour retourner en France, et il devient Ministre de la Marine Impériale de Russie. Le marquis refuse également la proposition d'Alexandre Ier qui lui donne le titre de comte, Traversay voulait garder son titre familial.

En 1819, Ivan Ivanovich de Traversay prépare deux navires qui feront partie de l'expédition pendant laquelle l'Antarctique sera découvert. Grâce à Ivan de Traversay, les expéditions de Piotr Fiodorovitch d'Anjou, de Ferdinand von Wrangel et de Otto von Kotzebue sont effectuées. Ces explorateurs découvriront des frontières auparavant inconnues, ce qui pourrait changer la carte de la Russie.

Le 29 mars 1828, Jean-Baptiste Prevost de Sansac prend finale-

ment sa retraite. Durant les trois dernières années de sa vie, il vit à Romanshina, un village à côté de Saint-Pétersbourg, où il décédait le 19 mai 1831.

MARIE-GABRIEL-FLORENT-AUGUSTE DE CHOISEUL-GOUFFIER



Auguste de Choiseul-Gouffier naît à Paris le 27 septembre 1752. Depuis le collège il est passionné par l'histoire de l'Antiquité, et en 1776 il part en Grèce où il étudie des coutumes et dessine des monuments antiques.

Après son retour en France, Auguste de Choiseul-Gouffier publie la première partie de son premier ouvrage : « Voyage pittoresque en Grèce », les volumes suivants sont publiés en 1809 et en 1822. Cet ouvrage lui ouvre les portes de l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres, et deux ans après la première publication il entre à l'Académie française.

En 1784, Choiseul-Gouffier quitte la France pour Constantinople où il travaille en tant qu'ambassadeur. Quand la Révolution française s'emballe et qu'un nouvel ambassadeur vient à Constantinople, Auguste refusera de rentrer. Peu après, ses propriétés en France sont confisquées et lui-même est exclu de deux académies.

En Turquie Choiseul-Gouffier est un défenseur des prisonniers russes après la guerre russo-turque, il prend une part active dans leurs vies et même construit un hôpital en bois pour les prisonniers de guerre. En 1791, l'ex-académicien est médiateur lors des pourparlers de paix entre Saint-Pétersbourg et Constantinople. Un

an plus tard, il s'adressera à Catherine II pour une demande d'asile en Russie. Dès qu'il reçoit une réponse favorable, Choiseul-Gouffier quitte Constantinople pour déménager en Russie.

Dans un premier temps l'Impératrice a de la sympathie pour lui, elle lui promet le siège de président à l'Académie des arts, mais Choiseul-Gouffier n'est jamais nommé président, au contraire il est jeté en défaveur. Après l'accession de Paul Ier au trône, Choiseul-Gouffier peut revenir à la cour, par la suite il est nommé Président de l'Académie des arts et Directeur de la Bibliothèque Impériale. En 1802, après que l'amnistie pour les immigrés est annoncée, le comte rentre en France. Il deviendra ministre sans portefeuille et pair de France. En 1816, il est rétabli à l'Académie Française. Auguste de Choiseul-Gouffier mourrait à Aachen d'Aix-la-Chapelle le 20 juin 1817.

MARIE ÉLISABETH LOUISE VIGÉE LE BRUN



Elisabeth Vigée est née à Paris en 1755. À l'âge de 26 ans, ses peintures l'ont tellement rendue célèbre que pour avoir un portrait peint par Élisabeth il fallait attendre quelques mois. Ainsi, Vigée Le Brun devient la peintre favorite de Marie Antoinette, la femme de Louis XVI. Mais lors des révolutions d'octobre 1789, elle doit quitter Paris avec sa fille prenant une diligence, toutes deux déguisées en bonnes. Son mari quant à lui reste en France et rejoint les révolutionnaires. Alors, Vigée Le Brun vit en Italie, puis en Autriche pour ne pas trop s'éloigner de la France. Cependant, elle apprend que son

nom était dans la liste des émigrés, ce qui l'interdit de rentrer en France, c'est pour cette raison qu'elle partira en Russie.

Elle vient à Saint-Petersbourg le 25 juillet 1795 avec un petit bagage car elle ne peut rien prendre pour son long voyage. C'est pour quoi, pour la première audience de l'Impératrice, elle met une simple robe en mousseline, ce qui violait des convenances. De part cette tenue qui bouleverse les codes, les robes en mousseline deviennent à la mode.

La Française commence une nouvelle carrière de mode à Saint-Petersbourg, elle conquiert le beau-monde par des « tableaux vivants », en emmenant des hommes et des femmes drapés en châles en cachemire sur le devant du spectacle pour en faire des scènes et des histoires bibliques.

Tous les pétersbourgeois étaient alignés devant sa boutique pour commander un costume ou un portrait chez la fameuse française, mais elle rêvait de peindre l'Impératrice. En tant qu'essai, Vigée Le Brun, peint deux petites filles de Catherine II. La peintre fait leurs portraits en tuniques grecques, ce que l'impératrice trouve trop vulgaire, alors Élisabeth ajoute des manches aux tuniques pour que les petites duchesses soient plus habillées, cependant cela ne convenait toujours pas à l'Impératrice.

Finalement, le 2 novembre 1796 l'Impératrice accepte de poser pour la peintre française mais on n'échappe pas à son destin, et le destin de Vigée Le Brun est de quitter la Russie sans le portrait de la Grande Impératrice. Catherine décède deux jours avant le début des séances.

Élisabeth quitte la Russie cinq ans plus tard en 1801 et s'installe définitivement à Marly-le-Roi près de Paris où elle mourrait en 1842.

JEAN-FRANÇOIS THOMAS DE THOMON

Thomas de Thomon naît le 1er avril de 1760 à Nancy. Après avoir étudié à l'académie royale d'architecture de Paris il part pour Rome en 1785 pour continuer ses études d'arts à l'Académie de Rome. En 1785, il rentre à Paris où il s'engage au service près du comte d'Artois, le frère cadet du roi.



Quand la Révolution s'emballe Jean-François perd tous ses clients, il part donc pour Vienne, puis il va en Pologne et en Hongrie, où le comte Esterhazy l'engage à la cour, mais avec son salaire, il arrive que Le baron de Castelnuovo à peine à joindre les deux bouts. En 1799, il décide de déménager en Russie, grâce à l'entremise du prince Alexandre Galitzine. Mais à ce moment-là, Paule Ier, qui venait de s'asseoir sur le trône, limite l'entrée pour les étrangers, notamment pour les Français. Thomas de Thomon est contraint de se faire passer pour un sujet suisse afin de venir en Russie.

D'abord, Jean-François part au château de Galitzine, où il construit une église de la Vierge. Un an après il obtient la place à l'Académie impériale des Beaux-Arts à Saint-Petersbourg et en même temps il se lance dans des projets architecturaux. Il se voue à la reconstruction du Grand Théâtre (le théâtre Bolchoï) où il finit le travail dans un délai record de huit mois. En 1811, hors de l'Académie des Beaux-Arts, il est aussi le professeur de l'Institut du Corps des ingénieurs des voies de communication. Thomas de Thomon entre dans les manuels d'Histoire comme architecte de la Bourse de l'île Vassilievski et des colonnes rostrales, qui deviennent des symboles de Saint-Petersbourg. L'architecte français est engagé également dans le projet de construction de stockages de grandes quantités de lard, la Mausolée de Paule Ier, du parc de Pavlovsk et des fontaines sur la route de Tsarkoïe Selo.

Thomas Thomon passe 13 ans de sa vie en Russie, mais il n'arrive jamais à apprendre le russe. Le 23 août 1813 il se tue en tombant d'un

échafaudage du théâtre Bolchoï Kamenny, qui était en reconstruction après un incendie.

GUILLAUME EMMANUEL GUIGNARD DE SAINT-PIRIEST



Selon certaines sources Guillaume Guignard naît à Constantinople mais d'autres sources nomment Paris en tant que son lieu de naissance.

Ce qui est certain, c'est qu'il doit déménager à Constantinople étant donné que son père, François Emmanuel Guignard, comte de Saint-Priest, diplomate et membre de la Chambre des pairs, est nommé ambassadeur auprès de plusieurs cours étrangères, y compris celle de Constantinople.

En 1791, après la Révolution française, la famille de Saint-Priest émigre en Russie et s'installe à Saint-Pétersbourg. Guillaume entre à l'Armée de Condé et en 1793, soutenu par son père, il rejoint le service de l'armée russe en tant qu'officier. Quelques années plus tard, il devient le commandant du régiment Semionovskiy.

À l'époque de Paul Ier, Guillaume Guignard devient Emmanuel Francevitch de Saint-Priest et démissionnaire de l'armée. Il rentre à l'armée de Condé pour essayer de revenir en France, ce qui est une tentative infructueuse. Guillaume Guignard se décide alors à s'installer à Saint-Pétersbourg pour toujours. Après l'accession au trône de Alexandre Ier, le Français est rétabli au régiment Semionovskiy.

Guillaume de Saint-Priest réalise une carrière militaire brillante, il devient général adjoint, et au début de 1812, il participera à l'élaboration des plans de la guerre imminente. Également ce militaire français est impliqué dans la créa-

tion de l'ouvrage pour la gestion des forces militaires, ce qui est le premier règlement des actions militaires.

Pendant la guerre de 1812, il participe en tant que commandant de l'état-major au front de l'ouest dirigée par le prince Piotr Bagration. Le 26 août au cours de la bataille de Borodino (la bataille de Moskva), Guillaume Guignard est grièvement blessé, l'obligeant à rester à Vilnius où il travaille au service des prisonniers de guerre.

En 1813, après la déclaration de guerre de la Sixième Coalition Emmanuel Francevitch entre en campagne en faveur de la Russie, il participe à la bataille de Leipzig au cœur du Bataillon des nations. Puis, le 13 mars 1814, son corps d'armée participera à la prise de Reims. Le lendemain, les Français sous le commandement de Napoléon 1er attaquent sa position. Emmanuel Francevitch est grièvement blessé par l'explosion d'une grenade, il est fait prisonnier et meurt le 17 mars 1814.

ARMAND-CHARLES-EMMANUEL DE GUIGNARD, COMTE DE SAINT-PIRIEST

Le frère cadet de Guillaume Guignard de Saint-Priest, naît en septembre 1782 à Constantinople. En 1791 sa famille émigre en Russie où il a le nom de Karl Frankovitch. Comme son frère, il était dans l'armée russe, puis, en grade de page de chambre, il sert chez le gouverneur militaire de la Nouvelle Russie et de Bessarabie : le duc de Richelieu.

Pendant une certaine période, il préside le tribunal de commerce de la ville de Odessa, à la suite de laquelle il devient le gouverneur de Podolie. En 1818 Karl Frankovitch devient le gouverneur de Kherson. Sous sa gouvernance à Kherson, le premier hôpital pour des séjours stationnaires est créé. Qui plus est, une nouvelle marina est construite et le quai de ville est aménagé. Dans le cadre de son projet d'aménagement, les marais qui se trouvaient en pleine ville sont remblayés. Le nouveau gouverneur commence à élever des moules et des huîtres, ainsi qu'à développer l'élevage du mouton.

En 1811, l'ancien gouverneur rentre en France où il remplace son

père à la Chambre des pairs. Armand de Guignard aussi connu sous le nom de Karl Frankovitch décède à Saint-Priest en 1863.



Les armes de la famille Guignard de Saint-Priest

Sources utilisées :

- 1/ Golovkin F.G. La cour et le règne de Paul I. Portraits, souvenirs. M., 2003.
- 2/ Du Chatenet M. Jean Baptiste de Traversay, ministre de la Marine russe. M., 2003.
- 3/ Klementyeva B. Jean-Laurent Monnier en Russie. M., 2006.
- 4/ Levin I.O. Émigration de la Révolution française. Partie 1. Berlin, 1923.
- 5/ Miller K.K. Émigration française et Russie sous le règne de Catherine II. Paris, 1931.
- 6/ Polevshchikova E.V. Inconnu et connu sur le marquis de Castelnau. Odessa, 2005. odessitclub.org
- 7/ Dictionnaire des généraux russes, participants aux batailles contre l'armée de Napoléon Bonaparte en 1812-1815 Archives russes : Histoire de la Patrie dans les documents du XVIIIe au XXe siècles. T. 7.M., 1996.
- 8/ De Waresquiel E. Le duc de Richelieu (1766-1822). Paris, Perrin, 2009.
- 9/ Lescure M. Le comte Joseph de Maistre et sa famille. 1753-1852. Études et portraits politiques et littéraires. Paris, 1892

Mots-clés : Russie, histoire, immigrants français, relations franco-russes

Un article paru sur arzamas.academy

Traduit par Yulia Titova

→ arzamas@arzamas.academy

Sur les pas des Français de Moscou



La paroisse Saint-Louis-des-Français à Moscou

Depuis le début du 18^e siècle, les liens entre la France et la Russie se sont resserrés et à la veille de 1789, la « Moscovie » n'était plus une contrée ignorée et inconnue, du moins pour une partie de la noblesse et de la bourgeoisie françaises. A Moscou et à Saint-Pétersbourg en particulier des « colonies » de commerçants, artisans et artistes, professeurs et précepteurs s'étaient enracinés.

A partir de 1790, cette présence française se renforce avec l'afflux croissant de nobles, d'ecclésiastiques et de roturiers qui ont préféré échapper à la tourmente révolutionnaire. Il s'y ajoute en 1812, pendant quelques mois, plus de 300 000 soldats et officiers de la Grande Armée dont une partie restera prisonnière jusqu'en 1815. Avec le retour de la paix, des voyageurs nombreux parcourent l'empire de Russie.

Mais c'est avec le rapprochement diplomatique militaire et économique entre les deux nations dans les années 1890 que la présence française devient plus importante et plus profondément insérée dans la vie russe.

Partons à la découverte des coins français dans la capitale russe et de leur riche histoire, ancienne ou récente !



**ALEXANDRA
GORDEYCHUK**
Étudiante
Université
pédagogique
Blagovechtchensk
(Russie)

LA PAROISSE SAINT-LOUIS-DES-FRANÇAIS

L'Église Saint-Louis-des-Français est une des trois églises catholiques à Moscou.

Par un accord conclu avec la France le 31 décembre 1786, les Français vivant en Russie reçoivent l'autorisation d'ouvrir leurs églises : une liberté totale de confession est accordée aux su-

jets français en Russie. Au lendemain de la prise de la Bastille à Paris, le vice-consul de France à Moscou, Monsieur Condert de Bosse, demande à l'impératrice la permission de construire une église française à Moscou. La paroisse Saint-Louis-des-Français à Moscou est créée par Catherine II en 1789 par un décret adressé au général Eropkine, commandant en chef à Moscou et chargé des questions religieuses. L'autorisation de construire est accordée le 5 décembre 1789 sur un terrain situé en plein cœur de Moscou dans le faubourg allemand.

En 1790 la première pierre de l'église est posée dans le centre de Moscou. Ce n'est qu'au début des

années 1830 que l'église actuelle est élevée. Le 24 novembre 1835, l'église française de Saint-Louis est consacrée par le vice-doyen de Moscou, Mgr Igor Motchoulevski, en présence «de toutes les autorités de la ville ». Cela constitue une étape majeure de l'intégration des Français à Moscou.

A l'intérieur de l'église un des autels est consacré à la Sainte Vierge de Lourdes et l'autre – aux Saints français. Dans l'autel de la nef à gauche il y a des statues des Saintes protectrices de France : Sainte Jeanne d'Arc et Sainte Thérèse de Lisieux.

Au début du XX^e siècle à Moscou, les catholiques sont nombreux à assister aux différents offices et

La paroisse Saint-Louis-des-Français à Moscou



temps forts de l'année. Un bulletin paroissial, inauguré en 1900, permet de confronter des liens entre les expatriés et de partager des événements, tant locaux que français. Les articles comme les informations et publicités rendent compte du dynamisme, non seulement de la paroisse mais aussi plus largement de la colonie française à Moscou. Le clergé s'efforce de créer ce qui manque aux familles françaises éloignées de chez elles : un lieu de fraternité et de solidarité ; un « petit coin de France » pour les nostalgiques de la « mère patrie ». La paroisse Saint-Louis-des-Français est créatrice de lien social et de sécurité pour les Français expatriés, surtout dans un pays au climat rigoureux et à la culture bien différente de celle de l'Occident. Ainsi, avant la révolution 1917, les Français de Moscou trouvent dans la paroisse un peu ou beaucoup de leur terre natale. Ils y retrouvent des noms qui leur rappellent Paris, des connaissances faites par leurs enfants dans les écoles françaises, un esprit français qui leur fait oublier un peu l'exil dans un pays lointain.

L'église n'a pas été fermée même après la révolution de 1917. Elle parvient à maintenir tant bien que mal le culte catholique pendant tout le régime soviétique. La surveillance mise en place par le KGB tout proche et les persécutions menées à l'encontre des catholiques rendent de plus en plus difficile la fréquentation de ce lieu de culte.

Malgré les arrestations parmi le clergé des 1923 et les déportations multiples, les catholiques luttent à Moscou pour leur survie. Ce haut lieu de la résistance catholique assure la continuité d'une foi chrétienne mais aussi celle de l'histoire marquée par une longue présence française.

LYCÉE FRANÇAIS ALEXANDRE DUMAS

Aux côtés des prêtres et des paroissiens, quelques femmes jouent un rôle essentiel au sein de la colonie française à Moscou, tant sur

le plan matériel que spirituel et humain : les sœurs de Saint-Joseph de Chambéry.

Les religieuses de Chambéry s'installent en Russie pour la première fois en 1863. L'abbé Lubinsky, curé de la paroisse française, a besoin de bras pour s'occuper de la charité et il les sollicite pour une cause bien déterminée : la prise en charge de l'école de fille installée sur le terrain de la paroisse polonaise Saint-Pierre-et-Paul de Moscou.

Une autre vague de religieuses savoyardes arrive à Moscou en 1889. Elles sont appelées pour s'occuper avant tout des enfants scolarisés dans la nouvelle école française de fille inaugurée cette année-là sur la paroisse Saint-Louis-des-Français : l'école Sainte-Catherine. Cette école et l'école pour les garçons Saint-Philippe-de-Néri (construite en 1861) gagnent rapidement en notoriété, au rythme de leur modernisation et de la présence d'un personnel compétent. L'école Saint-Catherine, devenue à la veille de la Première

Guerre mondiale une école de haut standing, élargit son recrutement aux non-catholiques et devient une référence de la présence intellectuelle française à l'étranger. Elle est équipée d'un très bon matériel récent dont les élèves bénéficient avec joie. Elle offre un cadre de vie agréable qui permet une réelle qualité de travail et des résultats à la hauteur des attentes. D'une bibliothèque riche et neuve jusqu'au cinéma, tout y est pour permettre aux jeunes filles d'acquérir de solides connaissances, adaptées à la modernité de leur temps. Le privilège du cinéma éducatif à domicile n'est assurément pas donné à tous les élèves moscovites au début du XXe siècle. L'école est un pôle d'excellence qui attire toujours plus de Russes et d'étrangers diverses et devient quasiment un lycée international pour les jeunes filles. L'essor de l'école Sainte-Catherine renforce l'fluence française en Russie. Jusqu'à la révolution de 1917, elle laisse l'image d'une formidable réussite des relations diplomatiques entre les deux pays.

Après la révolution de 1917 les écoles françaises sont devenues mixtes et laïques. Alors que les religieuses de Saint-Joseph de Chambéry rejoignent la France au printemps 1919, une nouvelle institution scolaire est fondée : l'école N°2 Romain Rolland.

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, deux écoles de garçons s'installent dans ces locaux : l'école dite 287, réservée à la nomenclatura du régime, et l'école 276. Mais à la fin des années 1960,



Lycée français Alexandre Dumas à Moscou



les bâtiments ne retentissent déjà plus les cris des enfants car affectés au KGB (archives et services de sécurité). Quelques décennies plus tard, l'ensemble du quartier est truffé de cameras, placés sur les murs mêmes des anciennes écoles, devenues silencieuses.

Il faut attendre l'année 1990 et le climat nouveau instauré par la perestroïka de Gorbatchev pour que la situation évolue de façon très nette. Cette année-là, un lycée français ouvre en lieu et place des anciennes écoles Sainte-Catherine et Saint-Philippe-de-Néri. En 1997, le bâtiment historique, rue Milioutinski confisqué en 1960, est attribué à la France sous la forme d'un bail de 49 ans, les travaux commencent en 1999. Et quelques années plus tard, le président de la République Française Jacques Chirac vient inaugurer le lycée français Alexandre Dumas. Ce nom est donné en souvenir du passage à Moscou du grand écrivain français, durant l'été 1858.

Le lycée français est alors implanté sur deux sites : IDF (école maternelle et primaire) et Milioutinski (collège et lycée). Les effectifs grandissants, un troisième site est alors ouvert dans une école russe.

En 2015, le lycée français inaugure l'école maternelle et primaire Ivan Bounine.

LA PARFUMERIE RALLET

D'origine dauphinoise, les deux frères Eugene et Alphonse Rallet tentent l'aventure russe vers 1840. Le cadet, Alphonse part le

premier pour Moscou, où il crée en 1843 une fabrique de produits chimiques et de parfumerie. L'aîné le rejoint plus tard. Les deux frères parviennent rapidement à se faire un nom sur le marché. La maison Rallet devient à partir de 1855 le fournisseur officiel des cours de Russie, du Monténégro et même de Perse. Elle sait s'adapter à la clientèle russe et propose régulièrement des parfums nouveaux et notamment des spécialités d'eau de Cologne aux fleurs. Parmi les grands parfums produits et dont elle assure la publicité jusque dans le bulletin paroissial français qu'elle sponsorise, on trouve : « Idéal », « Muguet », ou « Lilas nouveau », nouveautés de l'année 1917. Si les deux frères décident un beau jour de rentrer en France, où ils décèdent - Eugene en 1865 et Alphonse le véritable fondateur en 1894 - leur société s'enracine en Russie et continue de gagner des parts de marche.

Leon Chiris, industriel négociant en parfumerie originaire de Grasse, rachète la société Rallet en 1896. Celui-ci met en place une importante stratégie de développement international. L'orientation est poursuivie par son fils Georges, ainsi que par ses deux filles, qui épousent deux fils du président français Sadi Carnot. La maison Rallet devient ainsi l'un des plus gros producteurs de parfums au monde. Au début du XXe siècle, la société dirigée par Chris possède trois magasins de détail à Moscou et fait travailler quelque 1000 ouvriers.

En 1926 la société Rallet a été

vendue à François Coty. Un des arômes les plus connus de cette époque-là fut Rallet N°1. On perd les traces de Rallet dans les années de la seconde guerre mondiale, et en 1963 la marque Rallet fut rachetée par la grosse maison Pfizer&Co. Pourtant en 2013 le nom de la famille du fameux producteur français Rallet fut ressuscitée. Quatre arômes de luxe ont été créés. L'une d'elle porte le nom « 47, rue Viatskaya ». Il s'agit de l'adresse du bâtiment historique où la société Rallet fut installée au tout début. Actuellement c'est un des bâtiments de la fabrique russe des produits de beauté « Svoboda ».

LE CORBUSIER

Au début du XXe siècle, Le Corbusier, le célèbre architecte français, théoricien, fondateur du fonctionnalisme architectural, artiste et designer mondialement célèbre, a envisagé de transformer Moscou en une immense ville-jardin parsemée de gratte-ciels, impliquant par conséquent la destruction des sites historiques à l'exception du Kremlin, de la place Rouge et de quelques bâtiments qu'il considérait dignes d'intérêt.

Certains ambitieux projets du Corbusier, pour le plus grand bonheur des amateurs d'histoire, n'ont jamais été concrétisés. Le destin a ainsi voulu que le centre de Moscou n'accueille que l'une de ses créations, le bâtiment du Tsentrosoyuz (1928-1936), se dressant sur la rue Miasnitskaïa. Ce bâtiment d'une trentaine de mètres de hauteur est construit entre 1928 et 1936 pour héberger le ministère soviétique de l'Industrie légère. C'est le premier exemple de travail conjoint d'architectes soviétiques et européens dans l'esprit d'un style international qui est devenu à la mode dès le début des années cinquante partout dans le monde.

Il est classé monument historique, rénové en 2013 et abrite aujourd'hui les locaux de l'Institut russe des statistiques (Rosstat). Le Centrosyoyuz, avec sa rotonde sur pilotis à l'entrée et ses façades entièrement vitrées, faites de fenêtres en bandeau, reprend plusieurs codes du «Mouvement moderne» définis par Le Corbusier. En dépit de ses surprenants murs en tuf rouge -une roche volcanique



Le Centrosoyouz

tendre-, ce bâtiment imposant qui allie les courbes et les angles s'intègre parfaitement dans l'architecture néo-classique du centre-ville de Moscou.

Dix-sept réalisations de Le Corbusier dans sept pays (France, Suisse, Belgique, Allemagne, Argentine, Japon et Inde) ont été sélectionnées par l'Unesco en juillet 2016. Et le Centrosoyouz, bâtiment très important pour l'héritage moderne, est souvent cité comme un candidat susceptible de rejoindre cette liste.

En 2015 un monument à Le Corbusier est inauguré à Moscou. L'effigie de l'architecte est placée devant l'immense bâtiment du Centrosoyouz, au 39, de la rue Miasnitskaya, le seul édifice de Le Corbusier dans la capitale russe.

LA MAISON « NORMANDIE-NIEMEN »

La maison entretient le souvenir des aviateurs français et des mécaniciens soviétiques qui, de 1942 à 1945, ont lutté côte à côte sur le sol russe, pour une cause commune.

L'immeuble, situé sur les bords de la Moskova, a été construit en 1904 par le marchand et amateur d'art Tsvetkov pour y abriter sa collection de gravures. Son architecte, L. N. Vasnetsov s'inspire du style russe du XVIIe siècle et a l'idée d'un toit en forme de carène.

Dès 1909, Tsvetkov fait don de son « palais-musée » à la ville de Moscou. Le musée Tsvetkov devient le lieu de rencontre fréquenté par tous les artistes peintres et écrivains russes du début du siècle. En 1926, le musée Tsvet-

kov est annexé à la galerie Trétiakov, dont il devient une filiale abritant notamment la section des estampes. Les collections ayant été mises à l'abri en 1941, au début de la guerre germano-soviétique, la maison reste inoccupée jusqu'au milieu de 1942, date à laquelle le gouvernement soviétique y installe « la mission militaire française » aux ordres du Général Petit, envoyé par le Général de Gaulle en tant qu'attaché militaire de la « France libre ».

Le Général Petit y prépare l'arrivée du groupe de chasse « Normandie » qui devait devenir plus tard, en se renforçant, le régiment de « Normandie-Niemen ». Créé le 1er septembre 1942 par le Général de Gaulle, le groupe « Normandie » arrive en URSS, via Téhéran, à la fin novembre. Aux ordres du Commandant Tulasne, il comprenait initialement 61 Français dont 12 pilotes.

Après une période d'entraînement le groupe participe à une première campagne de mars à novembre 1943 dans le cadre de la 303ème division aérienne de chasse (Général Zakharov) sur le front Sud-Ouest de Moscou. Au cours des quatre journées de la seule bataille d'Orel, « Normandie » exécute 112 sorties, abat 17 avions, mais perd 7 pilotes dont le Commandant Tulasne.

Le Commandant Pouyade prend le commandement en août et les mécaniciens français sont remplacés par des mécaniciens soviétiques. Au cours de cette première campagne, le groupe inscrit 72 victoires aériennes à son palmarès. De mai à novembre 1944, il participe à une deuxième campagne en Biélorussie, puis en Lituanie, après avoir changé ses YAK-1 contre des YAK-3. En juillet, un ordre du jour du Haut Commandement soviétique ajoute à son nom celui de « NIEMEN » en récompense de son action au cours des opérations de franchissement du fleuve.

Début décembre 1944, le personnel du « Normandie-Niemen » est regroupé à Moscou pour y recevoir la visite du Général de Gaulle. Dès le 12 décembre 1944, le régiment entame sa troisième campagne, en Prusse Orientale. Le Commandant Delfino prend le commandement du « Normandie-Niemen ».



La maison Tsvetkov



Visite du général de Gaulle à Moscou en décembre 1944

Cette campagne se termine avec la victoire le 9 mai 1945. Le 15 juin 1945, le régiment quitte l'Union soviétique avec les appareils sur lesquels il a combattu, ses quarante YAK-3, don des autorités soviétiques en récompense des faits d'armes accomplis.

La façade de l'immeuble porte deux plaques commémoratives :

- une plaque rappelant la mémoire des pilotes français tombés sur le front soviétique. Cette plaque a été inaugurée le 18 mai 1956 par Monsieur Guy MOLLET, alors Président du Conseil, en présence du Maréchal JOUKOV, à l'époque ministre de la Défense.

- une plaque apposée ultérieurement, à la demande des autorités soviétiques, indiquant que « dans cet édifice se trouvait à l'époque de la grande guerre patriotique la mission militaire française ».

L'AMBASSADE DE FRANCE

Jusqu'en 1924, date à laquelle les relations diplomatiques entre la République Française et l'U.R.S.S. sont officiellement rétablies, l'Ambassade de France en Russie se trouvait à Saint-Petersbourg dans l'hôtel Pachkov que la France avait acquis en 1890.

Depuis 1760, en consulat de France était implanté à Moscou. Au début du XXe siècle, il était logé dans un immeuble rue de la Petite Loubianka donné en 1904 à l'État français par un marchand de Moscou, Auguste Loutreuil. La parcelle toute entière était dévolue aux Français puisque, outre l'église nationale, Saint-Louis-des-Français, on y trouvait les deux écoles de la communauté, ainsi qu'un hospice de vieillards. En 1907, le mi-

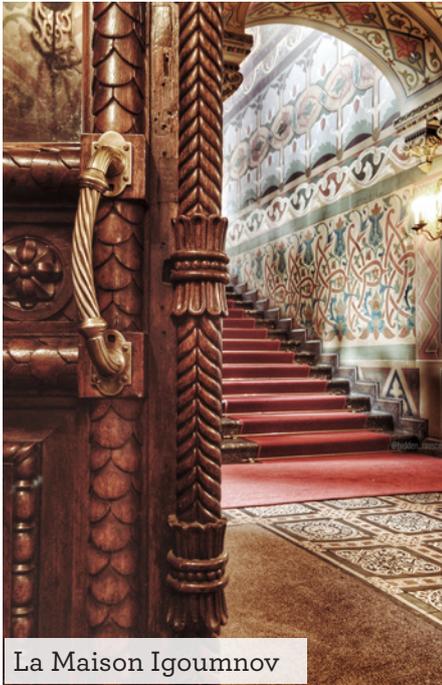
nistère chargeait le Moscovite Roman Klein d'étudier sur place les moyens d'améliorer les conditions de logement de la délégation française. En 1911 un concours est ouvert pour la construction d'un groupe d'édifices à élever sur les terrains du gouvernement français entre la rue Mikioutinski et la petite Loubianka. En 1912, le comité d'administration des fondations françaises à Moscou est autorisé à hypothéquer les immeubles de la parcelle de la Petite Loubianka afin de financer de futurs travaux.

La guerre puis la révolution d'Octobre interrompent ce qui devait permettre à la délégation française à Moscou de disposer d'une vaste représentation moderne adaptée à ses futurs besoins. Lors du rétablissement des relations diplomatiques entre la jeune U.R.S.S. et la République en 1924, le petit quartier français n'existait plus en tant que tel et le transfert de l'ambassade de Saint-Petersbourg à Moscou nécessitait de trouver rapidement des solutions.

L'ambassade s'installe à titre provisoire dans l'hôtel Medyntsev bâti en 1907 par F. Voskresenski. Les négociations pour trouver un nouveau siège étaient longues. Neuf ans après l'installation « provisoire » dans l'hôtel Medynstsev, la chancellerie déménage au 7, Granatny pereulok. Il s'agissait d'une des plus belles maisons en style Tudor de Moscou, l'hôtel Léman construit en 1896 par

L'ambassade de France à Moscou





La Maison Igoumnov



Photo: fr.sputniknews.com

A. Erikhson. La séparation géographique entre la résidence de l'ambassadeur et la chancellerie ainsi que l'inadaptation des espaces intérieurs poussent cependant les Français de chercher une autre solution. L'État soviétique fait des propositions qui sont un reflet de la politique de nationalisation après la révolution d'Octobre. La maison Igoumnov située au sud du cœur historique de la capitale, dans le quartier Zamoskvo-retche, figure dans la liste des propositions des septembre 1936. Ce quartier de Moscou est considéré comme le plus pittoresque, le plus authentiquement russe de la ville, il n'est pas réputé d'être un quartier d'ambassades. La rue dans laquelle se situe la maison Igoumnov, la Grande Iakimanka, relie le Kremlin, situé sur la rive gauche du fleuve, avec le sud-ouest de la ville.

La famille Igoumnov vient à Moscou de Iaroslavl, s'y installe et en 1851 elle acquiert la maison appelée plus tard Igoumnov. On retrouve sur sa façade tous les poncifs de l'architecture traditionnelle russe : coupole « en tonneau » recouvrant la tour de l'escalier d'honneur ; perron de l'entrée recouvert d'un chatior, ce toit en forme de tente; pavillon central traité comme un terem, le palais dans lequel résident els personnages des contes populaires. Des éléments Renaissance comme les bossages en facette encadrant la baie du pre-

mier étage du pavillon droit, rappelant le palais des facettes du Kremlin, voisinent avec des carreaux de céramiques dessinés dans un style néo-médiéval par l'atelier de Viktor Vasnetsov.

C'est donc un des plus beaux exemples du style national russe que choisissent l'ambassadeur et le ministère des affaires étrangères français pour le siège de la délégation nationale. Les Français se voient obligés de concilier les exigences de conservation d'un des plus beaux hôtels particuliers de Moscou avec les besoins d'une ambassade moderne, tout cela sous la surveillance tatillonne et intéressée des autorités soviétiques.

Comme il était impossible d'acheter le terrain ou l'immeuble les autorités françaises avaient pensé échanger la propriété de l'ancienne ambassade à Saint-Petersbourg avec celle de la maison Igoumnov, mais les Soviétiques refusent. Un contrat est alors passé le 5 mars 1938, portant sur la location du 45, Grande Iakimanka, pour un loyer annuel de cent mille roubles.

Après la rupture des relations diplomatiques entre l'U.R.S.S. et le gouvernement de Vichy, le personnel français est évacué en juillet 1941 et els immeubles de la Iakimanka sont pris en charge par l'ambassade de Turquie. En novembre 1944, le général de Gaulle reprend possession des lieux. A son arrivée à Moscou en janvier

1945, le nouvel ambassadeur, le général Catroux, constata que l'immeuble ne semblait pas avoir souffert de la guerre. Seulement, les effectifs du personnel diplomatique ayant augmenté, la place vient à manquer. Des novembre 1946 on envisage la construction d'une nouvelle ambassade à Moscou dont les plans seraient préparés par des architectes français et qui serait construite par la main-d'œuvre et avec des matériaux fournis par les Russes. Une nouvelle chancellerie est édifée en 1979 à proximité de la maison Igoumnov.

Plus de soixante-dix ans après la Fondation Loutreuil, un quartier français renaissait au cœur de Moscou.

Mots-clés : Moscou, histoire, France, Russie, monument, relations franco-russes

Sources utilisées :

- 1/ Paul Gerbod « D'une révolution, l'autre : les Français en Russie de 1789 à 1917 » / Revue des études slaves. – 1985. – pp. 605-620.
- 2/ Sophie Hasquenoph « Les Français de Moscou et la révolution russe (1900-1920). – Les éditions « Époques ». – 2017.
- 3/ Basile Baudez « L'Ambassade de France à Moscou » / Architecture et diplomatie. 2002. – pp. 69-85.
- 4/ jacqueschirac-asso.fr
- 5/ fr.rbth.com

L'incroyable épopée de Lise Cristiani, jeune violoncelliste à travers l'Empire Russe



**OLGA
KUKHARENKO**
Enseignante
à l'Université
pédagogique d'Etat
de Blagovestchensk
(Russie)

J'ai découvert l'histoire de Lise Christiani grâce à Marie-Jaoul de Poncheville, scénariste et réalisatrice de cinéma et de télévision. Passionnée par l'histoire tragique de Lise qu'elle avait découverte il y a déjà 20 ans, Marie-Jaoul veut la sortir de l'oubli. En ce moment elle travaille sur un film qui va raconter le fulgurant destin de la jeune violoncelliste française qui « au milieu du XIXe siècle, prodige de vingt ans, célébriissime dans l'Europe entière, traverse en musicienne et en aventurière l'immense empire russe avec une expédition militaire, à la découverte du Kamtchatka, et trouve la mort à Novotcherkassk sur le Don, au retour de cette odyssée sans pareille ».

« Je veux raconter l'incroyable voyage, doublé d'une histoire d'amour, de cette Michèle Strogoff avant l'heure, des palais du Tsar aux steppes et aux glaces de Sibérie, se produisant devant les garnisons du bout du monde, les tribus sibériennes, les forçats de Kiakh-ta, les boyards et les cosaques, bravant seule au retour, les milliers de verstes dans la taïga et la toundra qui la séparent de la Russie d'Europe qu'elle atteindra, épuisée, pour y mourir à vingt-six ans.

D'où mon projet d'un film-épopée dans la lignée des grandes fresques cinématographiques qui incarnent la Russie au dernier siècle des Tsars. L'histoire s'articule autour de cette héroïne d'exception, amie de Liszt, Mendelssohn et Berlioz, folle de musique, qui se jeta dans l'inconnu, à la découverte du monde, des peuples et d'un sens à



sa vie. », - nous raconte la réalisatrice pour qui ce projet de film incarnera l'amitié séculaire entre nos deux pays.

Nous souhaitons à Marie-Jaoul de Poncheville beaucoup de courage pour la réalisation de ce magnifique projet et faire découvrir à nos lecteurs la Sibérie du XIXe siècle par les yeux de la jeune musicienne de talent, nous présentons ici quelques extraits de la correspondance de Lise Cristiani avec sa famille publiée dans la revue « Le Tour du Monde » dix ans après sa mort, en 1863.



Marie-Jaoul de Poncheville
scénariste et réalisatrice

Lise Barbier-Cristiani est née à Paris en 1827. Dès l'âge de 18 ans, elle fait sensation en donnant ses premiers concerts publics. Les spectateurs sont grandement étonnés par la technicité et la richesse expressive de son interprétation des morceaux classiques.

Malgré l'accueil chaleureux qu'elle reçoit du public, elle décide très rapidement de quitter la capitale française et de se rendre en tournée dans les grandes villes européennes.

Son charme indéniable et son haut niveau musical impressionnent de nombreuses personnalités. Parmi elles le roi du Danemark qui la nomme premier violoncelle de l'orchestre de Copenhague et lui décerne le titre de « virtuose de la cour », ou le compositeur Mendelssohn qui l'accompagne au piano et lui dédie « La romance sans pa-

roles ». Sa tournée en Suède rencontre un accueil triomphal et elle est surnommée « la Sainte Cécile de France ». Elle devient première femme violoncelliste professionnelle célèbre dans toute l'Europe du XIX^e siècle.

En 1839 elle décide de quitter la Scandinavie et de se rendre en Russie pour tenter sa chance à St Pétersbourg. Un deuil à la cour interrompt l'exécution de ce projet. Elle ressent alors une immense aspiration à découvrir de nouvelles sensations, à explorer des terres méconnues et, surtout, à confronter son art musical à un public peu habitué à la culture classique.

Audacieuse et aventurière dans l'âme, Lise décide, en 1848, de se lancer dans un grand périple à travers l'Empire russe avec son Stradivarius...

Elle traverse la Sibérie de part en part jusqu'à atteindre la presque

du Kamtchatka de la côte Pacifique. Elle va parcourir ainsi plus de 20 000 km en Sibérie, dans des conditions parfois épouvantables relatives dans sa correspondance épistolaire avec sa famille.

Lise Cristiani ne revit jamais la France. Après la Sibérie, elle prit le chemin du Caucase. En septembre 1853 elle arrive à Novotcherkassk chez les Cosaques du Don. Une épidémie particulièrement virulente de choléra sévit dans la ville. Elle meurt le 24 octobre 1853 et les habitants lui construisent un tombeau magnifique. La destinée tragique de cette musicienne hors du commun les a profondément touchés.

Sur le monument funéraire figure une représentation de son fidèle compagnon : son violoncelle Stradivarius qui l'a accompagnée tout au long du chemin... Elle n'a que 26 ans.

VOYAGE SUR LA LÉNA, À YAKOUTSK ET À OKHOTSK

[...] 15 mai 1849. - Me voici donc embarquée encore une fois pour une folle entreprise. J'avoue que je commence avec plaisir un voyage qui va compléter l'originalité de ma vie d'artiste : cependant ce n'est pas sans un sentiment pénible que je songe aux deux mille lieues que je vais ajouter encore aux trois mille qui me séparent de la patrie.

Nous devons quitter Irkoutsk à midi, mais nous n'avons pu le faire qu'à deux heures. Nous avons été déjeuner chez les Z...; on a arrosé les adieux de pétillant champagne, puis à la mode russe, après quelques instants de complète immobilité, chacun se lève, on s'embrasse et on est libre de pleurer pour peu que l'on y soit disposé; mais cela ne me tentait pas. [...]

Toute la population était dehors ; c'était plaisir d'entendre tout ce brave peuple, acclamant le général Mourawieff (le Gouverneur de la Sibérie Orientale dont le siège était à Irkoutsk, N.D.R.L.) et nous prodiguant ses souhaits de bon voyage. Par une attention délicate, l'archevêque avait donné l'ordre de mettre toutes les cloches en branle sur notre passage : c'était un dimanche : ce peuple en habits de fête, ces cloches lancées à toute vo-

lée, la file de nos équipages, nos Cosaques, toutes ces têtes découvertes, ces officiers de poste et de police qui nous faisaient escorte, et par-dessus tout un soleil splendide, tout semblait s'être réuni pour corriger la tristesse presque toujours inséparable d'un départ pour un long voyage. Nous sommes sortis de la ville à trois heures trente-trois minutes, heure favorable, nous dit-on, et de bon augure ; pourquoi ce nombre trois répété doit-il porter bonheur ? je n'en sais rien. A quelques pas de la ville, un bon prêtre s'était posté au pied d'une grande croix blanche, d'où il a jeté une bénédiction sur tous les voyageurs : on m'a dit que ce prêtre était un vrai serviteur de Dieu, et cette bénédiction descendue sur nous de cette croix rustique était empreinte d'une simplicité solennelle qui nous a tous fort impressionnés.

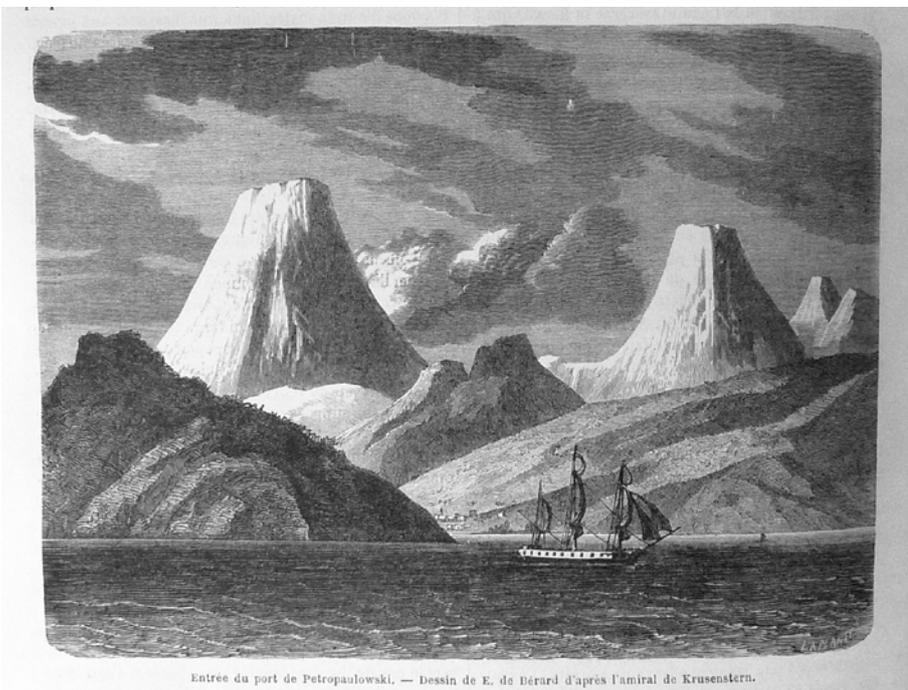
Nous avons traversé une fort belle route toute couverte de rhododendrons en fleur dont on ne voit de loin que les reflets des pétales d'un rose violacé très harmonieux.

A vingt verstes de la ville (environ six lieues), nous sommes entrés dans un village, où nous avons trouvé toute la population réunie devant l'église, ayant en tête le yowlowa (maire) et ses aides ou adjoints ; ils attendaient le général

pour lui offrir sur un plateau, selon la coutume russe, le pain et le sel. A la fin du voyage nous avons tant de ces salières que nous aurions pu en fournir à toute la Russie.

En route j'apprit le vrai but de notre voyage : « Or, savez-vous ce que nous allons faire là-bas ? me dit un jour le général. Nous allons en expédition aux embouchures de l'Amour pour en prendre possession au nom du gouvernement russe. Les Anglais y prétendent ; mais j'ai l'ordre de soutenir mordicus que l'une des rives au moins nous appartient. Michel N... a été envoyé d'avance pour annoncer sur les lieux nos intentions et la prochaine arrivée d'un bâtiment de guerre qui vient de faire le tour du monde, et qui va nous prêter son appui ; on transporte de la poudre à Ayane probablement, et je fais exercer les troupes de mon gouvernement. Nous allons charger de présents destinés à nous rendre favorables les sauvages de ces contrées. Les Chinois n'hésiteront pas à nous céder une rive, quand on leur aura fait comprendre que c'est pour les garantir des Anglais.

- Eh bien ! va pour la conquête des bouches de l'Amour, à laquelle il sera assez original de voir participer une Parisienne jouant du violoncelle, surtout si l'on tire le canon ».



Entrée du port de Petropaulowski. — Dessin de E. de Bérard d'après l'amiral de Krusenstern.

Peu de jours après le départ d'Irkoutsk, nous descendions mollement la Léna en joyeuse compagnie, en belle humeur et en bonne santé.

La Léna est un des plus grands fleuves de l'Asie septentrionale ; elle traverse toute la partie la plus orientale de la Sibérie, prend sa source dans les monts qui avoisinent le lac Baïkal, et, après un cours de sept cents lieues environ, se jette au nord dans l'océan Glacial.

Elle arrose le pays des Toun-gouses, vrai peuple sauvage à l'aspect repoussant, que j'eus l'honneur de voir pour la première fois le 21 mai 1849 : de grosses têtes encore plus difformes que celles des Bouriates, de larges épaules, de longs cheveux incultes, hérissés, flottants en tous sens, et des hail-lons. Ce qui me frappa surtout, ce fut d'apercevoir sous ces corps robustes des jambes tellement grêles qu'elles ressemblent à celles du singe, et sont comme elles terminées par d'énormes pieds.

Les Toun-gouses, les Bouriates et les Iakoutes sont des tribus nomades à peu près de la même famille et issues de cette race mandchoue, qui peuple le nord de la Chine et règne aujourd'hui à Pékin. Ils vivent généralement de chasse et de pêche, et s'adonnent particulièrement à la chasse des animaux à fourrure. C'était jadis en ces âpres contrées que l'on trouvait les plus belles zibelines; elles y sont devenues si rares aujourd'hui que ces pauvres sau-

vages ne peuvent plus satisfaire au tribut de ce genre qui leur est imposé par le gouvernement russe. Ils ont été obligés de se rabattre sur le petit gris, qui est presque la seule fourrure que l'on trouve dans le pays: Ces peuplades sont d'ailleurs toutes idolâtres, et j'ai trouvé chez elles les beaux exemples de ce communisme absolu que certains cerveaux fêlés voudraient inoculer, à l'Europe, tout est commun chez elles : les champs, les récoltes, le bétail ... et le reste ! « Dieu sait, me disait à ce propos le docteur de l'expédition, ce que le communisme fait commettre de crimes ! » Et il me citait des exemples dramatiques révoltants.

*« ... Je viens de
parcourir plus de
trois mille verstes
de plaine d'une
seule haleine; rien,
rien que la neige!
La neige tombée,
la neige qui tombe,
la neige à tomber!
Des steppes sans
limites, où l'on
se perd, où l'on
s'enterre! »*

21 juin 1849. - Enfin nous sommes arrivés malgré vent, marée, et les maladresses d'un pilote qui, par entêtement, nous avait échoués juste au milieu du fleuve, en face de la ville. A onze heures à la montre du général Mourawieff et à une heure aux horloges de Iakoutsk (car, à cause de la différence de longitude, le soleil est de deux heures plus matinal à Iakoutsk qu'à Irkoutsk), nous avons fait notre entrée triomphale dans la ville. Nous étions attendus sur le port par toute la population en habits de fête et par tous les employés en grand uniforme ; il y avait huit jours qu'ils ne le quittaient plus. Cinquante hommes tiraient nos bâtiments à terre ; à peine le soleil était-il couché depuis une heure qu'il commençait à rayonner. Sous cette latitude septentrionale, la nuit existe à peine, et les derniers rayons du couchant se confondent au mois de juin avec les premières lueurs de l'aube.

Le débarquement s'est fait tout simplement, sans harangue ni canonnade ; le général est descendu suivi de ces messieurs, a salué le chef de la province, est monté en britchka, et s'est rendu à la maison de ville ; puis son état-major est venu nous prendre, et à notre tour nous avons majestueusement traversé cette foule pittoresquement bigarrée et un peu ébahie, je crois, de la simplicité de notre tenue; Mme Mourawieff et moi, on aurait pu nous prendre, sans nous faire trop d'injure , pour des mendiants de qualité. Montées en voitures, nous sommes arrivées à la maison du chef de la Compagnie américaine, qui avait été préparée et parée de tout son luxe pour cette grande occasion. Ce n'était pas élégant, mais propre, gai et commode. Quelle jouissance pour nous qui, depuis près de vingt jours, ballotées au courant de la Léna, rivière torrentueuse d'humeur assez peu commode, n'avions dormi qu'au bruit des manœuvres qui se faisaient au-dessus de nos têtes! Nous avons trouvé là un en-tout-cas dont nous avons largement profité, et une petite femme d'un aspect fort avenant qui nous a souhaité la bienvenue en son logis avec beaucoup de bonne grâce. Mme Mourawieff et moi nous ne revenions pas de notre étonnement. Notre hôtesse n'a jamais quitté Iakoutsk,

et elle avait un ton parfait, une distinction naturelle, charmante ; sa toilette, d'un goût exquis, se compose d'une robe de soie de Chine couleur marron, d'une mantille de même étoffe, ornée de rubans pareils, avec un petit col plat et des cheveux simplement en bandeaux ; le tout propre et sans rien qui sente l'attifage. Au milieu de ce pays sauvage, c'était à n'y rien comprendre.

Nous avons été visiter la ville en drowski : c'est un vrai trou ; la seule curiosité est la forteresse qui compte deux cents ans d'existence et qui tombe en ruine. Le reste ne se compose que de masures clairsemées dans des rues où l'on fait paître le bétail. Irkoutsk eu jadis beaucoup plus d'importance. Elle existait avant Irkoutsk. Mais, depuis, celle-ci a tué sa devancière : pas de commerce ; elle ne vivait que du trafic des fourrures dont les marchands d'Irkoutsk se sont depuis totalement emparés. Irkoutsk est obligée de s'approvisionner de tout à Irkoutsk. A moins de circonstances particulières extrêmement favorables, c'est une ville prédestinée à disparaître avant peu d'années. La province dont elle est le chef-lieu ne compte que cent soixante-dix mille habitants, répandus sur une surface de soixante-deux mille cinq cents lieues carrées, ce qui ne fait pas tout à fait trois habitants par lieue carrée. Au surplus, la population totale de toute la Sibérie orientale n'atteint guère que le chiffre de la population de Paris au moment où j'écris ces lignes (1849), c'est-à-dire de douze cent mille âmes. Que de déserts ! Et cependant le bassin de la Léna est plus grand à lui seul que celui du Volga ; et celui de l'Amour, bien plus vaste que la vallée du Danube, n'est peut-être pas moins riche !...

J'ai entendu souvent dire chez nous, en France, qu'il n'y avait plus de respect, que c'était là un sentiment mort et qu'on aurait beaucoup de peine à ressusciter : j'ai eu l'occasion d'admirer au contraire le respect du peuple pour tout ce qui représente de près ou de loin l'autorité ; pas un homme ne passe devant la maison que nous habitons sans ôter son bonnet depuis le premier angle de la palissade qui nous entoure jusqu'au dernier pieu qui l'achève. Je dirai peu de



Le traineau en danger. — Dessin de Yan d'Argent d'après Atkinson.

chose du costume ; il est à peu près le même pour les hommes que pour les femmes, tous sans distinction de sexe portent des bottes et une espèce de petite redingote venant jusqu'aux genoux, bordée soit de noir si l'habit est blanc, soit de rouge vif si l'habit est noir ou de couleur foncée. Les femmes ont de plus pour coiffure une espèce de bonnet garni de fourrure devant et derrière, avec un petit ornement en drap bariolé qui surmonte le tout et ressemble assez au bonnet de Polichinelle.

Repartis le 4 juin, à cinq heures, nous avons suivi d'abord un bras de la Léna et traversé le fleuve, qui a ici sept verstes de largeur ; arrivés à terre, trempés malgré nos imperméables, et néanmoins de joyeuse humeur, nous nous sommes ravisés sous une belle yourte, mais des plus aristocratiques, où nous avons trouvé bon feu. Rien de plus original que ces espèces d'habitations faites toutes en écorces d'arbres cousues et ornées avec des fils de crins à dessein blancs et noirs ; le tout est posé sur de grandes perches qui se réunissent en faisceau par le haut. La fumée s'échappe par une assez large ouverture ménagée au sommet. Autour sont des bancs, des poteaux et des patères pour accrocher les habits ; le tout est tapissé de branches de mélèze qui donnent à l'intérieur un aspect riant et propre qui met la joie au cœur et aux lèvres. Après une journée de mauvais temps, cet abri nous a fait l'effet du paradis. Bon

feu de bivouac, thé brûlant et parfumé, souper sur le pouce, joyeux lazzi, douce liberté, toute étiquette laissée dehors, et un bout de Marseillaise que j'ai entonnée, tout a concouru à nous mettre en belle humeur.

Après quatre heures de repos, nous sommes repartis vers deux heures du matin avec un fracas superbe : cinq équipages attelés de chevaux tout à fait sauvages, dont l'allure indépendante nous donnait le raisonnable espoir de nous casser bientôt le cou. Les paysages qui passaient sous nos yeux semblaient de vrais Edens ; mais ce qui nous a rappelés à la réalité, c'est l'horrible état des routes, bien qu'on y eût beaucoup travaillé depuis l'annonce du passage du général.

Nos chevaux sont devenus de plus en plus sauvages ; ils se jettent d'une manière effrayante à droite et à gauche ; élevés en plein air et dans une complète indépendance, jamais ils n'ont été attelés ; quand on veut les prendre pour s'en servir, c'est une véritable chasse à courre où les hommes font l'office de chiens. Mais ce qu'il y a de plus effroyable, ce sont les cris sauvages que poussent leurs conducteurs au moindre incident du voyage. Ce matin nous cheminions bravement lorsque, tout d'un coup, j'entends d'horribles cris de détresse et d'angoisse derrière nous ; je crois qu'au moins la moitié de la caravane est engloutie dans quelque marais ; je me précipite en bas de la voiture pour re-

garder, je vois tout le monde en bon état et en bon ordre; c'était nous qui étions la cause involontaire de cette alarme ; nous avions pris à droite au lieu de prendre à gauche. Ces terribles cris m'ont tellement émotionnée, que pendant plus d'une heure j'en ai gardé un tremblement nerveux.

C'est ainsi que, au commencement de juillet 189, nous gagnâmes Okhotsk, où l'Irtish, bâtiment de la couronne, nous attendait pour nous transporter à Petropaulowski, limite extrême de l'Asie. C'était encore plus de trois cent cinquante lieues de mer à parcourir ; mais, après la course fabuleuse que nous venions de faire, qu'étaient les brumes, les calmes ou les tempêtes de l'océan Pacifique ?

La traversée ne fut marquée que par un seul incident Dans cette mer d'Okhotsk, où nous avons longuement louvoyé, à cause des vents contraires, nous n'avions d'autre distraction que d'assister aux joyeux ébats des baleines. Un de ces énormes cétacés ne s'avisait-il pas de se glisser sous notre bâtiment, au grand dommage de nos personnes, qui en ont reçu un effroyable choc, sans compter une émotion assez vive, bien voisine de la peur. C'était la nuit ; tout haletants, nous courons sur le pont.

« – Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il ?

– Regardez! »

Et nous voyons le monstre tranquillement installé sous notre quille. Chacun, subjugué par un commun sentiment de prudence, se met à parler bas, de peur d'effaroucher l'impressionnable animal qui nous portait. Enfin, après avoir repris son souffle, la baleine s'enfonça dans l'abîme, laissant après elle un large tourbillon. Nous ne la revîmes qu'au jour, montrant son dos au soleil, à un mille de nous. Comme dans la soirée précédente Stradivarius avait jeté au vent et à la vague ses plus touchantes mélodies, on supposa que le cétacé avait été attiré par ces sons inaccoutumés ; un naturaliste qui nous accompagnait ne dit pas non, et dès ce moment ce fut une opinion reçue à bord que les baleines, comme les tortues, étaient des dilettanti de premier ordre. [...]

Sources utilisées :

<http://www.jaouldeponcheville.com/bio>
http://collin.francois.free.fr/Le_tour_du_monde/textes/Cristiani/lc.htm
<http://www.lafeuillecharbinoise.com/?p=6447>

Mots-clés : musicienne, musique, France, Russie, Sibérie, voyage.

D'après « *Voyage dans la Sibérie orientale* »,

Le Tour du Monde, 1863, I, p. 385-400



Tombéau de Mademoiselle Cristiani.

« ... Le 3 septembre 1853, étant à Vlady-Kavkaz, petite ville fortifiée du Caucase, Lise Cristiani écrivait à ses amis : « Partie à la fin de décembre 1848 et revenue à Kasan au commencement de janvier 1850, mon voyage a duré un an et vingt-cinq jours environ. J'ai parcouru plus de dix-huit mille verstes de route, un peu plus de cinq mille lieues de France ; j'ai visité quinze villes de la Sibérie, dont les principales sont Ekaterinenbourg, Tobolsk, Omsk, Tomsk, Irkoutsk, Kiachta, sur la frontière chinoise, Yakoutsk, Okhotsk, Petropaulowski et Ayane, aux bouches de l'Amour, villes toutes nouvellement fondées. J'ai traversé plus de quatre cents cours d'eau petits, moyens et grands, dont les plus considérables sont l'Oural, l'Irtish, le Iénisseï, la Léna, l'Aldan, l'Amour, à son embouchure. J'ai fait tout ce chemin en brichka, en traîneau, en charrette, en litière, tantôt traînée par des chevaux, tantôt par des rennes, tantôt par des chiens ; quelquefois à pied, et plus souvent à cheval, surtout dans le trajet d'Iakoutsk à Okhotsk. J'ai aussi navigué pendant plusieurs centaines de lieues sur des fleuves qui avaient six ou sept cents lieues de cours, et, pendant plus de cinquante jours, sur l'océan Pacifique. J'ai reçu l'hospitalité parmi les Kalmouks, les Kirghis, les Cosaques, les Ostiaks, les Chinois, les Toungouses, les Yakoutes, les Bouriates, les Kamtschadales, les sauvages du Shagalien, etc., etc. Je me suis fait entendre en des lieux où jamais artiste n'était encore parvenu. J'ai donné en tout environ quarante concerts publics, sans compter les soirées particulières et les occasions que j'ai pu trouver de faire de la musique pour mon propre plaisir.

Tel est le bilan de ma téméraire entreprise. Pierre qui roule n'amasse pas de mousse, dit un vieux proverbe ; j'ai vérifié par moi-même l'exactitude de ce dicton. J'ai la mort dans l'âme je suis heureuse comme un galet en pleine tempête mes douleurs croissent; mes forces diminuent; que devenir donc? J'ai tout essayé, même de ce damné pays où chaque buisson cache une embuscade ; mais je n'ai pas de chance, et au lieu de la balle que j'y cherchais, je n'ai attrapé que des bonbons enlevés à Schamyl dans une escarmouche ! N'est-ce pas du guignon? »

Les Français en Russie sous Nicolas I^{er} : « dangereux » et « utiles »



Vera Milchina

Traductrice, historienne des liaisons culturelles franco-russes
Moscou (Russie)

Vera Milchina est directeur d'études à l'Institut des Hautes études en sciences humaines de l'Université russe des sciences humaines (Moscou) et à l'École des recherches actuelles en sciences humaines de l'Académie russe de l'économie nationale (Moscou). Elle est auteur de livres (en russe) : *La Russie et la France : diplomates, littérateurs, espions* (2004), *Vie quotidienne de Paris en 1814-1848* (2013), *Les rues parisiennes : guide des titres* (2016), *Les Français « utiles » et « dangereux » : surveillance des étrangers en Russie sous Nicolas I^{er}* (2017), *Paris et les Parisiens vus par eux-mêmes : « Paris, ou le Livre des Cent-et-un »* (2019). Elle a publié en 2015 aux Éditions Classiques Garnier une édition critique de *La Russie en 1839* d'Astolphe de Custine, rééditée en format semi-poche en 2018.

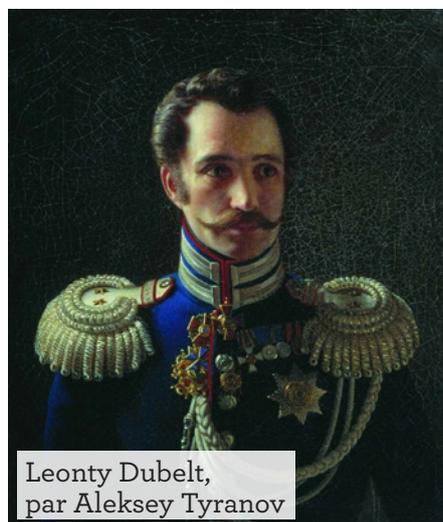
L'attitude générale des autorités russes à l'égard des étrangers à la fin du règne de Nicolas I^{er} est décrite le mieux par Leonty Dubelt, le chef de la Troisième Section de la Chancellerie Impériale (la haute police) : « Les étrangers sont des reptiles que la Russie réchauffe avec son soleil et dès qu'ils se réchauffent, ils sortent et la mordent ». Dubelt a également proposé un moyen de lutter contre ce fléau, reconnaissant toutefois le caractère irréalisable de son plan « Ne pas laisser entrer un seul étranger en Russie – et c'est tout ! Mais le problème est qu'il est impossible de le faire ».

Telle est l'ambiance générale, mais les Français parmi ces « reptiles » étrangers sont considérés comme les plus nuisibles et les plus dangereux à l'époque de Nicolas I^{er}. Leur réputation politique est souvent oubliée car elle est masquée par l'aspect culturel : les Français en Russie sont réputés en tant que les « arbitres » des élégances et du bon goût.

Entre temps, après la révolution de 1789 les choses se sont compliquées : parmi les Français il y a des aristocrates émigrés bien intentionnés et des révolutionnaires jacobins dangereux. Ainsi, tous les Russes reçoivent l'ordre de quitter la France empoisonnée par l'esprit de rébellion et tous les Français résidant en Russie sont obligés de prêter serment à l'église qu'ils ne

partagent pas et ne partageront jamais les idées révolutionnaires et de jurer qu'ils haïssent tous ceux qui ont été jamais impliqués dans l'exécution du roi Louis XVI (1793).

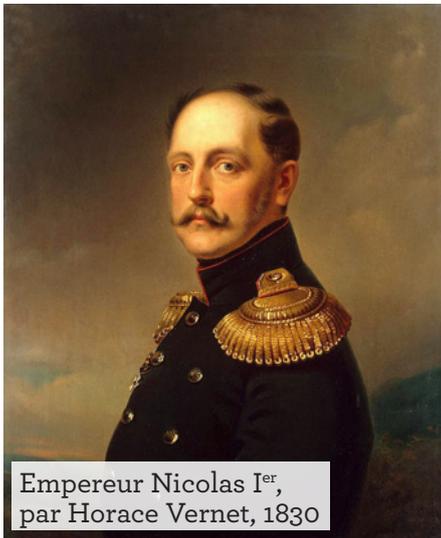
Évidemment, sous le Premier Empire les relations entre les deux pays ne se simplifient pas. Un peu de répit survient après le renversement de Napoléon, lorsque la France devient un allié de la Russie. Les Français, les Russes et les Britanniques ont même combattu ensemble contre les Turcs en mer (bataille de Navarin, 1827). Et lors de la guerre russo-turque de 1828-1829 l'armée française a participé à une mission d'observation. Néanmoins l'attitude envers les Français en tant qu'une source potentielle de « l'infection » libérale est restée.



Leonty Dubelt,
par Aleksey Tyranov

Après la révolution française en juillet 1830 le roi de France Charles X est détrôné et remplacé par le « roi des Français », représentant de la branche cadette des Bourbons, Louis Philippe, duc d'Orléans, la situation se détériore encore. Aux yeux du monarque russe le nouveau roi est un usurpateur. Deux pays sont au bord de la guerre et on interdit à tous les Français d'entrer en Russie. Et bien que Nicolas I^{er} reconnaisse assez rapidement, bien qu'avec beaucoup de difficulté, la « France de Juillet », il n'a jamais traité Louis Philippe en tant que « frère » comme les autres monarques français. Louis-Philippe, quant à lui, s'offusque de ne pas être considéré comme égal, d'autant plus que grâce à lui en France règne un ordre bien monarchique et non républicain.

En conséquence, tout au long du règne de Nicolas I^{er}, et particulièrement après 1830, et plus encore après 1848, lorsqu'une autre révolution a lieu en France, les Français sont constamment soupçonnés. Du point de vue de l'empereur il n'y avait que les Polonais qui étaient pire que les Français car à la fin de 1830 il se sont révoltés contre la Russie. Il faut dire que le problème polonais a encore davantage assombri les relations franco-russes : après la répression de l'insurrection de septembre 1831, de nombreux Polonais ont trouvé refuge en France, ce qui a rendu encore plus douteuse la réputation des



Empereur Nicolas I^{er},
par Horace Vernet, 1830

Français aux yeux de l'empereur de Russie. Selon le témoignage de l'ambassadeur de France en Russie, Prosper de Barante, l'empereur était convaincu qu'on ne pouvait pas attendre du bien de la part des Polonais; il pensait probablement la même chose des Français. Lorsque l'ingénieur autrichien Franz von Gerstner, invité en Russie à participer à la construction du chemin de fer, demande l'autorisation d'embaucher des étrangers, Nicolas I^{er} lui permet de recruter tout le monde, à l'exception des Français. « Ceux-ci, dit-il, je n'en ai pas besoin ».

Non seulement l'empereur mais aussi les sujets ordinaires étaient convaincus que tous les Français étaient atteints de l'infection révolutionnaire. Voici un épisode typique: à la fin de 1830, le conseiller titulaire Sermyagin s'est disputé avec son voisin français l'agent consulaire Miranda, sur une question loin d'être politique, mais absolument banale de la vie quotidienne. Le Russe a giflé le Français, a proféré des menaces et en transférant l'affaire au niveau politique, a ajouté que tous les Français étaient des rebelles. En conséquence, l'ambassadeur a dû intervenir et exiger de réhabiliter l'honneur de la France et du roi de France.

Le nombre de Français en Russie à l'époque de Nicolas I^{er} n'était pas très important: dans les années 1820, environ 150 touristes français venaient chaque année (à la fin des années 1830, ce nombre était passé à cinq cents). En 1843, il y avait environ 3 000 résidents français à Saint-Pétersbourg (pour un total de 14 000 étrangers), et cinq ans

plus tard, ils étaient 2 670, alors que le nombre total d'étrangers est passé à 60 000. Il y avait beaucoup moins de Français travaillant en Russie que d'Allemands. Cependant selon le proverbe russe sur « la peur dont les yeux sont grands », l'empereur voyait dans son pays des foules menaçantes de Français. En 1845, il partage avec son diplomate Ferdinand de Cussy ses craintes concernant les nouveaux moyens de transport: les chemins de fer et les bateaux à vapeur grâce auxquels les représentants des couches les plus défavorisées de la société pourront se déplacer sans difficulté et « la boue qui était tranquille au fond va monter sur la surface ».

« Je sais bien, avoua l'Empereur à son interlocuteur, qu'à l'étranger on nous regarde comme trop sévères, trop tracassiers à l'égard des voyageurs, mais comment, cependant, ne pas exercer une surveillance réelle et continue sur cette masse d'individus qui, pour le plus grand nombre, viennent chez nous afin d'y faire fortune?... Savez-vous qu'il y a, à Pétersbourg, 10 000 Français? ». Selon les rapports cités ci-dessous, ce chiffre est bien exagéré. Néanmoins, les Français venaient vraiment en Russie dans les années 1830 et 1840 pour gagner de l'argent. C'étaient des personnes de diverses professions: ingénieurs et orientalistes, acteurs et gouvernantes, chauffeurs de théâtre et dentistes. Certains arrivaient en Russie pour une courte période, d'autres restaient plus longtemps et se faisaient même naturaliser Russes.

Le contrôle de tout ce public était effectué par la Troisième Section de la Chancellerie Impériale créée en 1826.

Les officiers de la Troisième Section décidaient si on pouvait laisser un étranger entrer dans l'Empire russe, et si cet étranger était suspect, si on devait le renvoyer sans droit de traverser à nouveau la frontière russe ou on pouvait lui permettre de rester mais sous une surveillance secrète ?

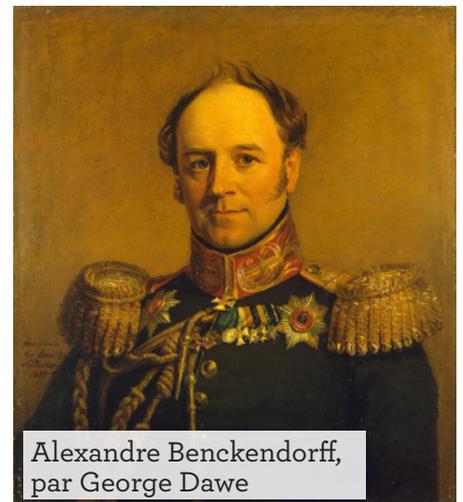
Un Français voulant aller en Russie devait remplir à la mairie de son domicile une demande de passeport qu'il fallait appuyer par des certificats des autorités locales: pièce d'état civil, certificat de domicile, certificat de bonne

vie et mœurs. Ces pièces étaient transmises au préfet qui établissait les passeports à titre onéreux ou gratuit; ils devaient mentionner la qualité de profession des voyageurs, ainsi que leurs signatures. Le passeport ainsi établi était ensuite envoyé au Ministère de l'Intérieur qui, en application de l'instruction ministérielle du 23 septembre 1830, soumettait ces passeports au visa de l'ambassade de Russie par l'intermédiaire des Affaires étrangères. Ensuite le postulant retirait son passeport à la préfecture de police de Paris ou à la mairie de son domicile.

Le passeport en général y avait tellement d'importance qu'un Anglais l'a comparé à une chaîne du galérien, dont le bruit rappelle sans cesse son esclavage.

Les prêtres catholiques français devaient, en outre, présenter des preuves officielles de leur non-appartenance jésuite et de recevoir la permission d'entrer du Saint-Synode. Quand, en 1829, un certain abbé Coupelier demande à devenir sujet russe, le seul soupçon de son appartenance à l'ordre des jésuites suffit à l'empereur pour « le renvoyer à l'étranger » et ne plus jamais lui permettre de rentrer en Russie.

Le visa du consulat russe donnait certaines garanties quant à la bonne volonté du nouvel entrant, mais la Troisième Section de la Chancellerie Impériale n'était pas très contente de cet ordre, car il s'avérait que pour juger le moral des Français, ils devaient se fier principalement aux Français. Dans la seconde moitié des années 1830, la Troisième Section tente d'obliger les fonctionnaires de la mission russe à Paris à mener des en-



Alexandre Benckendorff,
par George Dawe



Petr Pahlen, ambassadeur de Russie en France (1835-1851), par E. Botman, 1872

quêtes plus approfondies sur leur intention d'entrer en Russie, mais l'ambassadeur de Russie à Paris, Petr Pahlen, explique que cela compromettrait tout commerce entre les deux pays: si un commerçant qui veut entrer en Russie attend que les autorités russes découvrent à quel point son comportement conforme à la haute moral (et ils le découvriront en tout cas au moyen des demandes adressées aux autorités françaises), toutes ses négociations s'en iront en fumée.

Les informations reçues de la part des diplomates russes étaient souvent d'une importance déterminante pour le sort des voyageurs français. Parfois, n'ayant aucune raison formelle de refuser un visa à un demandeur français, les officiers de la mission russe visaient son passeport, mais ils informaient immédiatement les autorités de Saint-Petersbourg que ce Français était très suspect. Par exemple, en 1834, deux Français voulaient entrer en Russie via Odessa, mais il s'est avéré que tous deux « selon des informations fiables, confirmées par les responsables de l'ambassade de France, appartenaient à la secte des Saint-simoniens » et qu'ils n'avaient donc rien à faire en Russie. « Sans instruction d'interdire aux personnes appartenant à cette secte d'entrer en Russie, le baron Rickman (le chargé des affaires russes en Empire Ottoman) n'ose pas refuser de donner des passeports aux personnes mentionnées ». Toutefois il en informe le vice-chancelier

Nesselrode. Ce dernier en informe Benckendorf, le chef de la Troisième Section. Benckendorf rapporte à l'empereur, et l'empereur « donne l'ordre : que Barrault et Maréchal rentrent immédiatement à Constantinople avec l'interdiction à jamais d'entrer en Russie ».

Ainsi, la première ligne de barrage s'est formée au niveau des missions russes à l'étranger, principalement à Paris. La première, mais bien sûr, pas la seule. L'étape suivante que chaque Français entrant en Russie devait passer, était le contrôle des frontières et des douanes. Une procédure pénible de perquisition et d'interrogatoire à laquelle les étrangers étaient soumis est décrite par les voyageurs français. On connaît largement un passage du livre de Custine horriblé par les persécutions que les policiers et leurs fidèles amis douaniers lui ont infligées. On retrouve également des témoignages pareils dans d'autres mémoires. Si le voyageur réussit néanmoins à expliquer de manière convaincante pourquoi il est arrivé en Russie, qui il compte rencontrer pendant son séjour, etc., il est autorisé à entrer en Russie, mais les formalités administratives ne s'arrêtent pas là.

Les passeports étrangers avec le précieux visa russe étaient confisqués et conservés jusqu'en 1827 dans les bureaux des conseils provinciaux, puis de la Troisième Section. On ne les rendait aux étrangers qu'au moment où ils rentraient chez eux. En échange de leurs passeports les Français recevaient un « billet » leur permettant de séjourner à Saint-Petersbourg ou de voyager plus loin. Les Français arrivés à Péttersbourg étaient obligés de rendre visite non seulement à la Troisième Section, mais également l'ambassade de France. Ceci était exigé pour que l'ambassade soit informée de leur arrivée et puisse les protéger en cas de problème. Pour les diplomates français, il était important que chaque voyageur présente son passeport pour qu'ils puissent vérifier l'exactitude de ses données personnelles. Il arrivait souvent que les Français devenus sujets russes se faisaient passer pour des sujets français pour pouvoir bénéficier de la protection de l'ambassade. Pour cette raison, les diplomates français cherchaient à obtenir le droit

de garder les passeports des visiteurs français à l'ambassade et, en 1832, ils y sont arrivés. Et depuis 1844, tous les étrangers ont le droit de garder leur passeport chez eux.

Mais même ayant obtenu tous les documents nécessaires et déjà entrés légalement en Russie, les Français restaient contrôlés par l'État russe. Les méthodes utilisées pour cela étaient différentes.

La plus fiable semblait être la censure des lettres à propos de laquelle Benckendorf écrivait que la lecture des lettres interceptées est l'un des meilleurs moyens pour la police secrète de connaître la vérité, car elle fonctionne en permanence dans tous les coins de l'empire. Cette fonction a été confiée à des postiers faisant service aux expéditions secrètes spéciales de la poste. Dans l'impossibilité d'ouvrir toutes les lettres des étrangers, ils en sélectionnaient certaines en suivant les instructions de la Troisième Section. Et c'est justement les Français qui étaient les premiers « candidats » à la censure. Par exemple, à la fin de 1832, Benckendorf informe le prince A. N. Golitsyne, responsable du service postal, de l'ordre de l'empereur : toutes les lettres provenant de Paris doivent être censurées et celles contenant des références aux activités « incendiaires » des émigrés polonais doivent être envoyées à la Troisième Section.

Il faut dire qu'auparavant, certains Français ont déjà eu des problèmes plus ou moins graves, justement suite à la censure de leurs lettres. Le Français Louis Paris arrive à Moscou en 1828, où il entre comme précepteur dans la mai-



Karl Nesselrode, par E. Botman



Prosper de Barante, historien, écrivain, diplomate

son de la princesse Ourousova. Installé depuis peu dans un nouveau lieu, il envoie une lettre à son frère à Paris dans laquelle il ne dit rien de particulièrement séditionnel. Au contraire, il admire la capacité des jeunes Russes à absorber une grande variété de connaissances. Par contre, il décrit avec beaucoup d'ironie les Russes comme « des imitateurs adroits », et en plus, il se plaint des « ciseaux d'airain » de la censure. L'auteur de la lettre se rend certainement compte qu'elle ne devrait pas tomber sous les yeux des autres, mais « toute-fois en tremblant », il l'a confiée à la poste. Et très vite il l'a regretté car sa lettre est ouverte. Elle inquiète le chef des gendarmes au point que, le 19 novembre 1828, il prie le vice-chancelier Nesselrode de lui procurer des informations sur son auteur; finalement Benckendorf soumet à l'empereur le rapport le plus complet qui soit, et celui-ci décide: « faire partir à l'étranger puisqu'un homme pareil est plutôt dangereux qu'utile ». Et malgré toutes les résistances de Paris, malgré toutes ses tentatives de demander de la protection à l'ambassadeur le duc de Mortemart, il est d'abord escorté chez le gouverneur général militaire de Saint-Petersbourg. Ensuite il est emmené de Saint-Petersbourg à Kronstadt, maintenu en état d'arrestation pendant une semaine, puis renvoyé de Russie sur un navire français.

Une autre histoire est particulièrement curieuse car dans ce cas la Troisième Section ouvre une enquête au sujet d'un Français suspect sur la base des lettres qui lui étaient adressées. Ce Français,

Gustave Marin-Darbel, précepteur dans la maison du prince S.I. Gagarin, avait un ami très bavard et une parente non moins bavard. Dans une lettre adressée à Marin-Darbel, un ami évoque les résultats de la guerre russo-turque de 1828-1829 et écrit: « Je pensais aussi en lisant que l'Empereur Nicolas donnait des médailles à ses soldats qu'il pensait que le temps n'était pas encore venu de civiliser son peuple, car il aurait pu pour récompense abrégé le temps du service, ce qui aurait attaché davantage les soldats à leur pays, à leurs familles qu'ils auraient espéré revoir. » La mère de Marin-Darbel s'est lancée dans les théories du complot les plus fantastiques en disant qu'une actrice française, l'amante de son fils, était probablement espionne travaillant pour la Russie et la France à la fois, et que le prince Gagarine, chez qui travaillait son fils était probablement en opposition à l'empereur. La mère est arrivée à cette conclusion après avoir lu le livre de Ségur sorti récemment « L'histoire de la Russie et de Pierre le Grand » où on disait qu'un des princes Gagarine avait été pendu sous le règne de ce tsar. Après la censure de ces deux lettres adressées à Marin-Darbel, une enquête contre lui est également entamée. Mais puisque que le chef du deuxième district de la gendarmerie de Moscou, Volkov, donne au gouverneur français d'excellentes recommandations, on ne l'expulse pas. Néanmoins, jusqu'en 1841 tous ses déplacements du palais du prince Gagarine à Moscou et de Moscou en France sont notés dans les rapports du chef de la gendarmerie de Moscou, qui témoigne cependant à chaque fois que le comportement de l'étranger selon toutes les observations faites lors de son séjour à Moscou, ne mérite aucune attention particulière.

Marin-Darbel est accusé à cause des écrits de ses correspondants parlant de la Russie. Mais il arrivait parfois qu'une personne n'évoque rien au sujet de la Russie. Cependant, ses papiers témoignaient d'un manque de sa nature malintentionnée et de sa pensée libre. Un tel Français était également expulsé de Russie. Un certain médecin, Sat, qui envisageait d'entrer en Russie en novembre 1830 pour prendre part à la lutte contre

l'épidémie de choléra, a eu le même sort. Et il est entré, mais on a trouvé dans ses papiers un projet de lettre adressée au baron portugais contenant des critiques peu flatteuses à l'égard du roi portugais, nommé « un tigre couronné ». Cela s'est avéré suffisant pour que le « docteur français Sat » soit placé en garde à vue, puis escorté par un officier de police à Riga et renvoyé à l'étranger avec l'interdiction du retour en Russie ».

Il est clair que la censure n'était pas le seul moyen de surveillance. La Troisième Section avait des agents secrets qui surveillaient des Français suspects et signalaient tout ce qu'ils ont vu et entendu. Ces messages avaient souvent les conséquences les plus désagréables pour leurs objets. Ainsi, à l'automne de 1830, l'agent Locatelli (tristement célèbre pour son implication dans la surveillance secrète de Pouchkine) informe ses supérieurs que le Français Victor Amanton, un viticulteur à Simferopol, témoigne de son esprit libéral, voire jacobin, dans les conversations en Crimée et à Odessa. Un ordre a suivi: renvoyer ce Français peu fiable à l'étranger avec l'interdiction de rentrer en Russie ». Les autorités locales ont essayé de le protéger. Le lieutenant-général Krassovsky, gouverneur général de Novorossiysk par intérim, informe Benckendorf que l'étranger en question était devenu un homme assez riche qui avait créé une entreprise vinicole très importante sur la côte sud de la Crimée, qu'il s'était toujours comporté très modestement et qu'il ne se préoccupait que de ses affaires. Il est vrai qu'après l'insurrection en France, il a eu l'imprudence de



Afanasiy Ivanovitch Krassovskiy, par George Dawe

parler assez librement au sujet du gouvernement dans sa patrie, mais il est certainement capable de se ranger. Les défenseurs d'Amanton n'obtiennent qu'un sursis: le Français dispose de deux mois pour mettre ses affaires en ordre, et puis il est renvoyé de Russie. Par contre, un an plus tard, à la demande du comte M. S. Vorontsov, le gouverneur général de Novorossiysk et Bessarabsky, l'empereur « daigne exprimer son consentement » au retour d'Amanton en Russie, mais le Français n'en profite pas. Seulement après une douzaine d'années et demie, en 1845, Amanton s'adresse à l'empereur pour lui demander de l'indemniser.

Une loquacité excessive cause parfois trop de problèmes aux Français: le livre d'Astolphe Custine «La Russie en 1839» décrit l'histoire du journaliste français Louis Pernet, qui a éveillé les soupçons par ses opinions libérales exprimées ouvertement et, selon la Troisième Section, « par la contradiction de ses qualifications, car il s'était fait passer tantôt pour un ingénieur civil, tantôt pour un rentier voyageant dans le but du plaisir, tantôt pour un négociant venu en Russie pour affaires de commerce ». Il est donc arrêté à Moscou et emprisonné dans un commissariat de police où il a passé trois semaines sans procès ni enquête, puis il est libéré - probablement grâce aux efforts de l'ambassadeur de France Barante, alerté par Custine, et expulsé de Russie avec l'ordre de ne plus y retourner.

Comme nous le voyons, en principe, les accusations en mauvaises intentions politiques pouvaient être portées contre n'importe qui: précepteurs ou commerçants, vignerons ou médecins. Mais les enseignants en tant que personnes impliquées dans l'éducation de la jeune génération sont bien sûr les premiers dans le « groupe à risque ». Des accusations parfois étaient des plus folles. Ainsi, en 1827, Rigot de La Brancardière, enseignant dans un pensionnat français à Saint-Petersbourg, emmène ses élèves à l'église (orthodoxe) du pensionnat. Comme il est malade, il est fatigué de rester debout jusqu'à la fin du service et s'assoit modestement dans un coin sur une chaise. Et la police en est immédiatement informée. Accusé pour

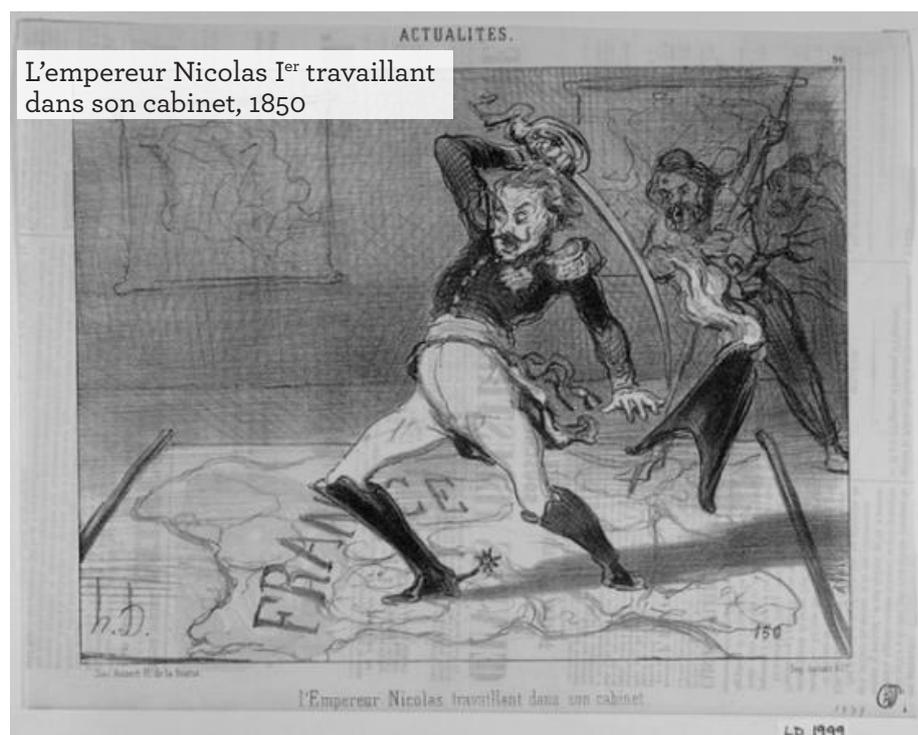
avoir insulté les coutumes nationales, le Français est arrêté et envoyé dans une maison de fous. On le libère 36 heures après grâce aux efforts du chargé des affaires françaises, qui dépose une pétition auprès du vice-chancelier Nesselrode. On oblige le Français à quitter immédiatement la Russie, ce qu'il fait avec joie.

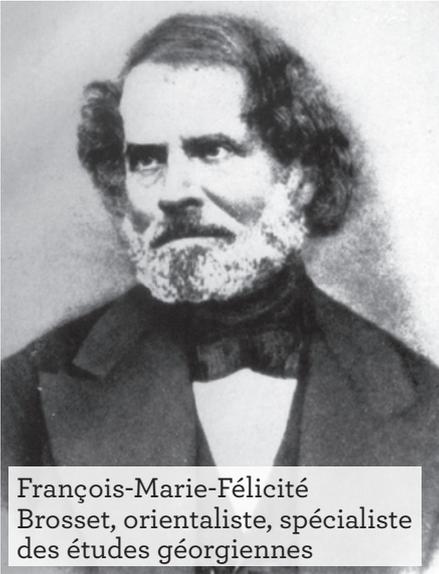
Bien sûr, l'intervention policière n'est pas toujours aussi sévère, mais d'une manière ou de l'autre, l'État élabore et améliore inlassablement des mesures pour contrôler le niveau moral et intellectuel des enseignants étrangers (et la plupart d'entre eux sont Français). La plus haute réalisation dans ce domaine du règne de Nicolas I^{er} est la création du « Règlement sur les précepteurs et les instituteurs privés » daté du 1er juillet 1834, selon lequel les étrangers qui souhaitent enseigner en Russie (dans des maisons privées ou dans des établissements d'enseignement public) doivent non seulement passer un examen mais présenter aussi un certificat de baptême et une certification de moralité irréprochable. Il s'agit de la morale principalement idéologique et politique : pour devenir un enseignant irréprochable en matière de morale, les étrangers sont obligés, tout d'abord, d'oublier « des concepts, des opinions et des préjugés inculqués depuis leur enfance » et « de comprendre l'esprit de notre gouvernement pour

l'éducation des jeunes », « surtout dans l'état actuel des esprits en Europe ».

Lorsqu'en 1850, les chefs de la Troisième Section présentent un compte-rendu des travaux accomplis en un quart de siècle, ils évoquent avec une fierté particulière la lutte contre « les penchants vicieux et les idées politiques néfastes » inculqués aux jeunes par les enseignants et les formateurs étrangers « sans aucune connaissance »: on prête surtout une très grande attention aux enseignants et tuteurs étrangers parce que beaucoup d'entre eux manquent de connaissances nécessaires pour enseigner, et parce que certains inculquent à notre jeunesse des penchants vicieux ou des idées politiques nuisibles. En plus, les jeunes, en particulier ceux de nos familles les plus nobles, sont élevés à l'étranger, où ils perdent toute affection et le respect pour la patrie, où ils sont empoisonnés par les idées qui ne sont conformes ni à notre croyance ni au modèle de notre gouvernement.

Bien entendu, il serait faux de croire que tous les Français, sans exception, qui traversaient la frontière de l'Empire russe se révélaient être des trublions néfastes aux yeux des autorités. Il y avait aussi des Français « utiles » qui non seulement travaillaient sagement en Russie, mais demandaient parfois à devenir sujets russes, ce





François-Marie-Félicité Brosset, orientaliste, spécialiste des études géorgiennes

qu'ils obtenaient assez facilement (bien sûr, s'il s'agissait d'un dentiste et non d'un prêtre catholique).

Par exemple, de 1827 à 1834, 49 Français, dont 8 femmes, ont acquis la nationalité russe. La liste de leurs professions nous permet de juger quels Français étaient réputés en Russie: enseignants, agriculteurs, tuteurs, domestiques, marchands, maîtres d'hôtel, commerçants, industriels, dentistes, employés de bureau, actrice, valet, pharmacien, relieur.

En 1841 un « comité spécial pour les étrangers » est formé. Il est appelé à élaborer des mesures « pour éviter l'augmentation du nombre de visites des étrangers inutiles et nuisibles en Russie ». Benckendorf propose d'augmenter des droits d'entrée et l'empereur autorise. Mais les ministres, membres du comité, craignent chacun pour son secteur. Les étrangers sont divisés en catégories et, immédiatement, il devient évident qu'on ne peut offenser personne par l'augmentation des droits. « Le ministre des Finances répond que non seulement les marchands, les capitaines, les fabricants, les éleveurs, mais aussi les artisans ordinaires tels que les coiffeurs, les boulangers, etc., apportant avec eux des biens, des innovations et des améliorations dans les domaines de l'art et de l'artisanat, sont toujours très utiles mais on devrait même encourager leur arrivée en Russie. De même, le ministre de l'Éducation indique qu'il n'y a pas suffisamment d'enseignants et de tuteurs en Russie, de sorte qu'on puisse se passer des étrangers. Le

ministre des Affaires étrangères craint que nos traités avec les puissances étrangères ne soient violés par l'obstruction excessive à la venue d'étrangers en Russie. Même les professeurs à domicile et les tuteurs sans diplômes de « baccalauréat universitaire » ont leur défenseur: le ministre de l'Éducation Uvarov suggère de leur interdire d'entrer en Russie, mais le ministre des Finances, Cancrine, objecte que ces personnes sont toujours nécessaires pour la Russie et que compliquer leur entrée en Russie signifie entraver l'éducation des enfants et imposer une lourde tâche aux parents ».

Les Français « utiles » restent bien appréciés même à l'époque où les relations franco-russes sont assez tendues. Ainsi, en 1848, après la révolution, lorsque, comme on l'a déjà dit, les Français se voient refuser l'accès à la Russie, l'empereur autorise néanmoins à venir en Russie à Richebourg, l'inventeur de la méthode de conservation du bœuf sans sel, et à Bonfort, propriétaire du domaine en Crimée, éleveur de moutons mérinos.

Et à l'époque calme, les Français « utiles » sont accueillis chaleureusement. L'ambassadeur de France, Prosper de Barante, déclarait que si le gouvernement russe désapprouvait les voyages des Russes en France (est c'est vrai car il était nécessaire d'obtenir une autorisation spéciale de la Troisième Section, et on n'en délivrait que plusieurs dizaines par an), les Français en Russie sont, en générale, bien accueillis et nullement tracassés. Plusieurs même sont appelés et encouragés à venir lorsqu'ils peuvent être utiles. C'est sous la direction du Français M. Château qu'on établit des lignes télégraphiques. M. Baron Heurleloup est mandé pour apporter un nouveau modèle de fusil qu'on dit fort ingénieux et vient de recevoir, outre une somme considérable, la décoration de Saint-Wladimir. M. Brosset, élève de M. de Sacy (un orientaliste renommé), est nommé membre de l'Académie et on lui arrange une bonne position ici ».

François-Marie-Félicité Brosset (1802-1880), arrivé en Russie en 1837 et y ayant vécu jusqu'à sa mort, c'est-à-dire près de quarante ans, devient si « russe » qu'il s'appelle Marie Ivanovich. Il est élu

académicien et travaille comme bibliothécaire à la bibliothèque publique impériale. Et personne ne se souvient qu'en 1834, lorsque Brosset, amoureux de la langue et de la culture géorgiennes, se rend pour la première fois en Russie, la Troisième Section a reçu de Paris une dénonciation à son égard. Il était accusé d'avoir des liens avec les « princes géorgiens » rebelles et d'aller en Russie non pour des raisons scientifiques mais pour faire de l'espionnage.

L'attitude envers les Français « utiles » n'était pas du tout la même qu'envers les « nuisibles ». Par exemple, en 1842, l'empereur emmène le peintre Horace Vernet en voyage à travers l'empire parce que cet artiste lui était sympathique et il est venu en Russie sur l'invitation personnelle de Nicolas I^{er}. Et au contraire, l'attaché de l'ambassade de France Solti ne peut pas se rendre au Caucase au cours de l'été 1837, car en même temps l'empereur part en voyage à travers son pays et l'ambassadeur de France est informé que « l'empereur ne veut pas communiquer avec ses sujets en présence des étrangers ». « Il ne veut rencontrer personne sur son chemin sans invitation ». On propose gentiment au touriste français de ne pas suivre les pas de l'empereur et de voyager ailleurs, ce qu'il fait et au lieu d'aller au Caucase il se rend en Crimée.

Les Français « utiles » installés en Russie s'appliquaient de justifier la confiance qui leur était accordée. En mars 1848, peu après la révolution en France, tous les Français résidant à Moscou sont convoqués par le consul auprès du gouverneur général militaire, le prince Chtcherbatov qui promet une immunité totale à ceux qui ne « se mêlent pas des affaires politiques » et poursuivent « tranquillement » leurs affaires personnelles et commerciales. Mais ceux qui n'acceptent pas ces conditions doivent rentrer en France. Le directeur de poste de Moscou, A. Y. Boulgakov, qui a décrit cette scène dans son journal intime, s'exclame : « Il est curieux de noter que parmi les 500 ou 600 personnes réunies par le prince Chtcherbatov, un seul a exprimé le souhait de retourner en France ».

Nicolas I^{er} et la guerre en Crimée, caricature par Alcide-Joseph Lorentz



РУССКИЙ КОЛОСС

Французская карикатура на Николая I и Крымскую войну
Автор Лоренц

Une catégorie spécifique des Français « utiles » représentait aussi ceux qui, pour des raisons idéologiques ou financières (ou plutôt pour des raisons financières masquées en idéologiques), ont exprimé le désir de servir la Russie et de lui fournir diverses informations secrètes et d'améliorer sa réputation en France. Dans ses relations avec eux, la Troisième Section faisait preuve de beaucoup de prudence et de méfiance.

Ainsi, sous le règne de Nicolas I^{er}, les Français sont accueillis

et « utilisés » comme de simples spécialistes utiles (dans ce cas, leur nationalité française n'avait aucune importance). Seuls les Français, porteurs potentiels de « l'infection » révolutionnaire sont soupçonnés, persécutés et renvoyés en France car telle était l'attitude des autorités à leur égard. Quant à la noblesse, selon le témoignage des diplomates français, elle ne partageait pas les phobies de son empereur. De plus, même les plus proches complices de Nicolas I^{er}, comme nous l'avons vu,

essayaient de corriger sa politique isolationniste. Tout cela a permis à Barante, perspicace, d'exprimer son espoir : à l'époque où « les communications sont si faciles et lorsque, par amour-propre et par calcul fiscal, on cherche à favoriser le commerce et l'industrie », la Russie tombera tôt ou tard sous l'influence civilisatrice de l'Europe et toutes les déclarations de l'empereur contre l'Occident resteront de simples paroles. Un rêve merveilleux et inspirant.

Mots-clés : Français, France, Russie, Nicolas I^{er}, Troisième Section de la Chancellerie Impériale, histoire, diplomatie

Sources utilisées :

Государственный архив Российской Федерации.

Кюстин А. де. Россия в 1839 году. Изд. 3. СПб., 2008.

Российский архив. История отечества в свидетельствах и документах XVIII—XX вв. М., 1995

Россия под надзором. Отчеты III Отделения 1827—1869. М., 2006.

Archives du Ministère des affaires étrangères La Courneuve. Correspondance politique. Russie.

Barante P. de. Souvenirs. P., 1895. T. 5.

Cussy F. de. Souvenirs. P., 1909. T. 2.

Gerbod P. Note statistique concernant la présence française en Russie au 19 siècle // Cahiers du monde russe. 1992.

Henningsen Ch-F. Révélations sur la Russie et l'Empereur Nicolas et son empire en 1844 par un résident anglais. Paris, 1845.

Мильчина В. А., Беспечные французы и бдительные русские // Отечественные записки. 2006. № 5. С. 336—343.

Мильчина В., «Французы полезные и вредные»: надзор за иностранцами в России при Николае I / Вера Мильчина. — М.: Новое литературное обозрение, 2017. — 488с.: ил.

Шумихин С. В. Пять фрагментов из записок А. Я. Булгакова // Тыняновский сборник. Вып. 10. М., 1998. С. 455.

**Un article paru dans
Отечественные записки.
2014. № 4. С. 95—111**

Traduit par Olga Kukharensko



Capitaine François Tulasne

Mission militaire en Russie du capitaine aviateur François Tulasne

par François Tulasne-Moeneclay - petit fils du commandant François Tulasne

Tandis que la guerre touche à sa fin, d'autres conflits se poursuivent dans l'immense Pays des Tzars dont le pouvoir est ébranlé par la révolution bolchevique, ce qui préoccupe fort les Alliés.

L'armée de l'Empire Austro-Hongrois comportent des soldats de nationalités opprimées des Balkans dont des Slaves plus proches culturellement des Russes. Aussi de nombreux soldats refusent de combattre préférant être faits prisonniers par les Russes.

L'Armée russe, aux prises avec la défection de régiments passés aux bolcheviques, comprend l'avantage de constituer une Légion tchécoslovaque de troupes aguerries et courageuses.

Après la Paix de Brest-Litovsk, signée le 3 mars 1918, entre l'Autriche et la Russie bolchevique, l'Autriche aurait voulu récupérer ces soldats pour renforcer son front de l'ouest. Mais l'Armée tchèque resta dans le camp des Alliés et constitua à peu près le seul barrage organisé, au sud et à l'est de l'Empire des Tsars, contre les bandes bolcheviques, tandis que des Généraux tsaristes, Denikine et Koltchak puis Wrangel, peu conscients des bouleversements sociaux et

nationaux, essaient maladroitement de réorganiser l'Armée avec des régiments de Cosaques restés fidèles.

Les Alliés, soucieux de soutenir cette résistance et de coordonner les efforts des différentes armées russes, renforcent leurs missions d'observation et de conseil, et envoient armements et matériel, rivalisant entre eux pour développer leur propre influence.

Pour la France, la Mission Militaire, auprès de l'Armée tchécoslovaque, est confiée, au cours de l'été 1918, au Général Janin, qui connaît bien le pays et la langue. Il arrive en Sibérie en décembre 1918, après trois mois de voyage, au cours duquel est signé l'Armistice. Celui-ci change alors l'objet de la mission car l'Armée tchécoslovaque va aussi déposer les armes et céder le rôle de barrage contre les Bolcheviques aux armées des russes blancs qui commencent à remporter des succès sur le terrain.

En définitive, le général Janin est peu après accrédité auprès du gouvernement provisoire de l'Amiral Kolchak et rejoint la ville d'Omsk, distant de 6.000 km de Vladivostok, à l'extrémité Ouest de la Sibérie.

Le Capitaine François Tulasne y est affecté, le 15



À gauche : André et François Tulasne et l'état-major de la mission au diner de la victoire le 15 déc. 1918 à San Francisco

septembre 1918, comme adjoint au Commandant de l'Aéronautique tchécoslovaque. Il n'arrivera qu'en février 1919, après 3 mois de voyage, ayant parcouru la moitié de la planète, les États-Unis, le Japon et la Chine.

ÉPREUVE DU FROID EN SIBÉRIE

[...] **En février 1919**, l'arrivée à **Vladivostok**, en plein hiver, par un froid sibérien, dans cette ville surpeuplée, est une grande épreuve pour nos gens habitués aux pays tempérés.

Tulasne évoque ces difficultés : « Pour ne pas couler dehors par -35°, nos hommes durent rester abrités « pendant des semaines dans des téplouchka (wagons de marchandises) que, « d'une façon fort simple sinon régulière, nous nous étions procuré en les achetant quelques milliers de roubles à un chef de train. Qu'est-ce qui n'était pas à vendre alors en Sibérie, au milieu de la désorganisation générale ? Notre matériel n'était pas encore annoncé. Aussi dûmes-nous chercher quelques distractions pour ne pas succomber au cafard envahissant »

Le tir de quelque phoque, étalé nonchalamment sur une plaque de glace, ou des mouettes en plein vol permettait de ne pas se « rouiller ». Pour les récupérer sur les blocs de glace, certains étaient devenus experts en sautant de bloc en bloc ! Une chasse plus gratifiante se présenta : « Depuis quelque temps, nous avons entendu dire qu'aux environs de la ville, à 25 km, un tigre avait été signalé. Quelle chance pour nous chasseurs européens qui n'avions guère vu jusqu'ici, au bout de nos fusils, que d'innocentes bestioles ! De plus il était certain qu'à défaut de tigre, nous rencontrerions faisans blancs et bouquetins sauvages.

Profitant de la visite que je devais faire d'un matériel d'aviation, vendu par les Américains aux tchèques et stocké non loin de là, à Océanskaïa, nous organisons avec deux camarades fins guides, une grande expédition cynégétique. »

Les routes étant de véritables fondrières en cette saison, Tulasne choisit de passer par la vaste étendue de glace de la baie maritime du fleuve Amour, dont l'épaisseur de 80 cm ou plus en faisait une piste idéale. La Cadillac filait bonne allure en faisant criser la surface gelée avec ses roues garnies de chaînes, quand à l'approche de Océanskaïa, le chauffeur aper-

çut une grande crevasse, il freina et voulut la contourner mais la surface craquait sous les roues arrières entraînant la voiture inexorablement dans l'eau glacée qui jaillissait de toutes parts. Tulasne et le chauffeur sautèrent rapidement depuis les places avant, mais les deux camarades et l'interprète assis à l'arrière, déjà à demi trempés ne furent sauvés que grâce au ralentissement de l'enfoncement dû à la capote gonflée d'air. Et bientôt l'auto disparut au son lugubre de son klaxon et le petit drapeau français planté à l'avant du capot faisait penser au pavillon d'un navire naufragé.

« Ahuris de la soudaineté du naufrage, nous restions hébétés au bord du trou noir au fond duquel on ne distinguait plus rien. Nous étions saufs, mais la voiture avait entraîné nos carabines, fusils de chasse et appareils photographiques. L'exode pour rentrer à Vladivostok fut pénible.»

Bientôt Tulasne est appelé à **Omsk**, auprès du chef de Mission, le Colonel Pichon qui est depuis un mois auprès du Général Janin, commandant en chef de l'armée tchécoslovaque, afin de préparer l'arrivée de son petit groupe et d'y étudier les conditions de son emploi.

TRAVERSÉE DE LA SIBÉRIE

Tulasne s'embarque donc, avec un lieutenant et cinq hommes, sur le train transsibérien qui met neuf à dix jours à parcourir les 6.000 km jusqu'à **Omsk**. Que d'occasions d'admirer et de photographier paysages variés et types humains si pittoresques des régions traversées : les plaines monotones de la Mandchourie, puis la Mongolie en bordure du désert de Gobi, auxquels succède l'interminable forêt de Transbaïkalie interrompue seulement par la trouée lumineuse du lac Baïkal gelé. Le train quitte le lac en prenant la vallée de l'Angara et fait bientôt arrêt à **Irkoutsk**, où Jules Vernes situe le dénouement de son roman « Michel Strogoff ». Dans la ville, piétons et voitures traversent en tous sens le large fleuve glacé, car, par souci d'économie, une partie du pont de bois démonté est remise sur le bord du fleuve !

Pendant la première moitié du trajet tout s'est bien passé, mais laissons le soin à Tulasne de raconter son aventure :

*« Mais en arrivant à **Zima**, après avoir traversé la rivière Oka affluent de l'Angara, le train stoppa. Le bruit circula aussitôt que des Bolcheviks, ayant fait sauter la voie ferrée, il était impossible d'aller plus loin pour le moment. Les nouvelles complémentaires arrivèrent bientôt : à trois cent verstes de là, à la suite d'une attaque des bandes bolcheviques tenant la forêt, le trafic était interrompu. Sept trains avaient même déraillé. Il y avait eu bataille sérieuse entre les troupes tchèques chargées de la garde du chemin de fer et les bandes d'insurgés.*



Trois villages avaient été détruits par le canon et incendiés. L'arrivée de ces nouvelles à une répercussion immédiate sur le visage des voyageurs, trafiquants, nouveaux fonctionnaires ou officiers du gouvernement Koltchak, rejoignant leur poste. On chuchote, on délibère, on dévisage les visages sibériens qui vous entourent. Avec l'approche de la nuit, la rumeur de nouvelles alarmantes augmente : le pays n'est pas sûr... des émeutes ont eu lieu dans toute la région... un secours de cent hommes arrivera cette nuit même... le télégraphe ne fonctionne plus avec Irkoutsk... il est coupé des deux côtés de nous...»

Tulasne ne se laisse pas prendre par l'inquiétude générale et pense pouvoir déjouer une attaque éventuelle avec ses cinq poilus renforcés de quelques soldats français, tchèques et serbes d'un train de matériel qui avait dû stopper aussi. La tournure dramatique des événements n'est pas pour lui déplaire :
«Que serait-ce donc qu'un tour du monde, si comme dans celui du romancier, il n'y avait pas une attaque de train!

Cependant je prenais toutes dispositions nécessaires pour ne pas être surpris. Un service de garde composé d'un de mes poilus et d'un officier russe veillerait toute la nuit autour du train. La nuit fut calme. Le jour ramène les bonnes nouvelles, la voie est rétablie... nous allons repartir. Il a été décidé que pour traverser cette zone dangereuse d'environ 300 km l'on marcherait le jour et stopperait la nuit. Le soir nous trouvons à Nijne-Oudinsk où nous passons la nuit. C'est demain que nous aborderons le point le plus dangereux où aujourd'hui deux trains nous précédant ont essuyé une vive fusillade. On nous fait espérer le renfort d'un train blindé.»

Lors du départ au petit jour, point de train blindé ! Le chef de train, un officier de cavalerie russe, demande à Tulasne d'assurer, avec ses poilus, la défense du train en cas d'alerte. Ceux-ci s'installent sur les plates-formes aux extrémités des wagons, couchés ou agenouillés sur des paillasses et abrités derrière des caisses, cantines ou bagages. Précaution utile, car la densité de la forêt sibérienne qui enserre le train est propice aux embuscades.

À la gare de **Taïchet**, dernière station avant le point des attaques, ... grande agitation, un bolchevik vient d'être pendu au bord de la voie ferrée. Le chef de train demande à Tulasne de modifier les dispositions de combat et de fournir, sur la passerelle de la locomotive, une garde mobile à laquelle se joindrait un officier russe. Belle cible pour des tireurs invisibles ! mais Tulasne ne veut pas que l'on puisse juger les Français de poltrons et accepte de poster deux hommes avec le Lieutenant ou lui. Mais point d'officier russe...

Cela impressionna-t-il l'adversaire ? le train, lancé à vive allure, ne fut pas attaqué. Mais lorsqu'il traversa la zone signalée, une dizaine de kilomètres seulement, le spectacle de désolation frappa les voyageurs : les vestiges des sept déraillements, locomotives et wagons sens dessus dessous, et les traces de combats et de représailles, les silhouettes de pendus aux arbres sur fond de neige.

Le train arrive enfin, le 9e jour, à **Omsk**, ville bâtie au confluent de l'Irtych et de l'Om. C'est une ville très étendue à cause de ses maisons en bois à un seul



étage, et dont les rues en terre battue sont de véritables cloaques de boue au moment du dégel tandis que l'été la poussière épaisse qui les recouvre est soulevée par les rafales de vents de la steppe. Pour prévenir les incendies ravageurs de villes en bois les Sibériens construisent des tours de guet (en bois) pour détecter les débuts éventuels d'incendie et permettre une intervention rapide.

Le Capitaine Tulasne se présente au Quartier Général du Général Janin qui est accrédité auprès du gouvernement de Kolchak, il y passe quelques semaines. Mais il doit ensuite se rendre à Troïsk - distant de plus de 800 km - où la Mission française a son siège permanent.

LA RENCONTRE DE MICHEL STROGOFF

Rédigée par le cabinet du Général Janin, la mission de Tulasne était large : « Mai 1919 - Le Capitaine Tulasne, actuellement disponible se rendra, avec le Cdt Guillaumie, à Troïsk. Sa mission sera d'étudier les possibilités de liaisons aériennes entre le Caucase et la Sibérie. Il se rendra à cet effet jusqu'aux points les plus avancés qu'il pourra atteindre et aura à évaluer pour chaque place les ressources disponibles à tous points de vue, les possibilités pratiques de création de plates formes aériennes, de bases et de dépôts, l'état d'esprit des états-majors et des troupes, les résultats possibles.»

Tulasne se réjouit que cette mission lui soit confiée tout en mesurant les risques qui attendent un homme

seul, sans protection armée, dans ces steppes désertiques dépourvues de routes, parcourues par les bandes ennemies, et les pillards kirghizes.

Au moment de partir d'Omsk à **Troitsk**, il fait une rencontre inattendue qu'il aimera à raconter plus tard dans ses conférences :

« Ce fut au moment d'entreprendre cette expédition qui me faisait songer à celle imaginée par Jules VERNES dans son « Michel STROGOFF » que je rencontrai justement ce dernier. Grand, bel homme, vous parlant toujours dans la plus rigide attitude militaire, le capitaine de Cosaques du Terek, Michel Strogoff, voulait se rendre au Caucase, son pays, comme j'en avais moi-même l'intention. Je l'acceptais donc volontiers comme compagnon de route et je me réjouissais, intérieurement, d'avoir mis la main sur cet homme au nom prédestiné. J'en augurai un voyage qui ne manquerait pas de péripéties. Nous étions encore à Omsk, il était midi ; le train ne partait que le soir. Nous avions encore une après-midi à disposer. Michel Strogoff prit congé de nous jusqu'au départ. »

« Le soir il fut exact au rendez-vous, mais il paraissait être dans un état de surexcitation peu commune. Évidemment il avait bu plus que de raison. Loquace, il raconta à mon interprète qu'il avait rencontré un bolchevik auquel il avait tiré les oreilles... !

Mais soudain, un officier suivi d'un piquet d'hommes envahit notre wagon. On somme mon Michel Strogoff de montrer son revolver. On la lui confisque et, après une vive discussion, Michel Strogoff est invité à suivre la garde. Je ne l'ai jamais revu. Mon interprète m'expliqua que Michel Strogoff, cet après-midi, avait fait signe à un izvolchik (fiacre) de s'arrêter pour le prendre. Le cocher voyant le personnage en état « d'ébriété refusa et mon Michel Strogoff avait tiré son revolver et envoyé une balle dans le bras du cocher récalcitrant. (C'est ce qu'il appelait par euphémisme tirer les oreilles à un bolchevik) ».

Tulasne regrette un peu ce compagnon de voyage tout en reconnaissant qu'il aurait pu se montrer encombrant... il fait donc le trajet en chemin de fer de 600 km avec son seul interprète.

Le 1er juin 1919, deux voitures partent de Troisk pour **Kizil**, où le Colonel Pichon désire rencontrer le Général Biélov. Dans la première, Pichon est accompagné de son aide de camp auquel il confie une liaison avec les Postes français d'Ekaterinodar ; dans la seconde auto, le Commandant Guillaumie, qui doit rester à Orsk pour assurer la liaison avec les cosaques d'Orenbourg, et le Capitaine Tulasne chargé par le Général Janin de l'étude et la mise sur pied d'une liaison aérienne permanente entre Ekaterinodar et Omsk.

Le trajet en auto à travers la steppe par des pistes sommaires fut plein de péripéties : passages de ruisseaux ou de rivière à gué où l'on s'embourbait et ne sortait qu'à renfort d'hommes et de chevaux ; la pluie diluvienne ayant rendu la piste impraticable, il fallut même passer une nuit sous une tente kirghize.

A **Orsk**, les officiers se séparent, Pichon arrivera à Kizil le 9 juin et décidera de revenir par Omsk où il voulait s'entretenir avec le Général Janin.

Le Capitaine Tulasne, impatient de partir, fait aussitôt l'acquisition de deux « tarantass », l'une pour lui et son interprète et l'autre plus rustique pour les ba-

gages. Il s'agit d'une voiture à cheval, sorte de panier en osier posé sur quatre roues par l'intermédiaire de rondins fixés aux essieux. Elle n'a pas de siège et les indigènes s'étendent de tout leur long. Tulasne a préféré y aménager un siège avec son ballot de lit de camp et matelas et des planches comme dossier.

Il emporte des vivres pour quinze jours et des armes (1 carabine, 1 fusil de chasse, 2 revolvers, 1 poignard) ainsi qu'un sauf-conduit enjoignant aux autorités des villages traversés de fournir des chevaux de relais et tout le nécessaire.

Il a choisi un itinéraire peu direct mais qui suit la vallée de l'Oural et traverse les zones contrôlées par les armées cosaques d'Orenbourg et d'Ouralsk, environ 1200 km qu'il va mettre 12 jours à parcourir. Le gibier abonde dans ces étendues de hautes herbes ou de zones humides, la chasse leur fournit une nourriture abondante agrémentée de champignons que Tulasne connaît bien.

Pour déjouer les embuscades possibles des bandes ennemies parfois distantes de 10 à 20 km seulement, Tulasne fait des étapes de nuit, modifie son itinéraire, choisit soigneusement son campement, il explique :

« Ma seule sauvegarde était dans une grande mobilité et une très grande vitesse. Au prix des plus grandes fatigues, car je couvrais parfois dans ma journée 120 verstes (126 km) en marchant 16 à 18 heures... en roulant au trop, voire au galop, ballottés et cahotés sur la piste sommaire de la steppe, par une chaleur étouffante où surgissent des mirages. Nous changions de chevaux (ou de dromadaires) à chaque village, où parfois nous attendaient des réceptions enthousiastes. Dans une de ces stanitza (village cosaques) je fus même élu « Cosaque d'Honneur ». Un diplôme signé de 26 membres me fut décerné ainsi qu'un insigne que l'ataman décrocha de sa propre poitrine ! Ce titre en outre me concédait la propriété de 50 hectares de terres à condition que je les cultive moi-même ! »

La première étape le conduit, au bout d'une semaine, à **Bouzarine**, à cent verstes (1verste = 1050 m) au sud d'Ouralsk, la capitale provisoire de l'Ataman Tolstov, chef des Cosaques d'Ouralsk. Il repart de Bouzarine, le 15 juin. Il lui faut cinq jours pour parcourir ces 500 derniers kilomètres en tarantass, jusqu'à **Gouriev** située au bord de la Mer Caspienne, à 12 km de l'embouchure de l'Oural.

Les Cosaques d'Astrakan avaient repris cette ville « clef de l'Oural » aux Rouges au début du Printemps. Tulasne prend quelques jours de repos, après son odyssée terrestre, et en profite pour visiter les pêcheries de Gouriev, très actives en cette région particulièrement poissonneuse. Il rend compte à la Mission française d'Omsk de la situation des régions traversées et lui adresse les rapports techniques concernant plus précisément sa mission.

Comment poursuivre le voyage jusqu'à Ekaterinodar, centre de la zone la plus à l'Ouest tenue par l'Armée russe, la voie terrestre étant coupée par les rouges dans la région d'Astrakan ? Ceux-ci ont aussi des torpilleurs et des sous-marins mais la flottille anglaise les contient bien, annihilant leurs efforts.

Pour se rendre au Caucase, il reste la traversée de la Mer Caspienne en bateau. Le Commandeur anglais Norris, dont la flotte anglo-russe est ancrée au large de Gouriev lui propose de le prendre à son bord. Le

transbordement se fait sur de petits canots automobiles porteurs à l'arrière d'une grosse torpille. Comme il n'y avait pas de place, on lui offrit de s'installer à cheval sur la torpille, et c'est les jambes pendantes de chaque côté dans le sillon d'eau creusé par le canot rapide que Tulasne, assez impressionné, quitta le continent asiatique !

Après trois jours de traversée à bord du vaisseau amiral anglo-russe, Tulasne débarque à **Petrovsk** (actuelle Makhatchkala), il poursuit le voyage et s'arrête visiter le pittoresque capital du Caucase septentrional, **Vladicaucase** située au bord du Terek torrent impétueux descendu du Massif du Kasbek qui culmine à 5.000 mètres. La population porte des costumes pittoresques, en particulier les hommes qui « parlent fort et prennent volontiers des allures de tranche-montagne, avec leur poignard ciselé sur le ventre, leur sabre damasquiné qui ne les quitte pas, leurs étuis à cartouche barrant leur poitrine sur la longue houppelande serrée à la taille et leur seyante petite toque d'astrakan ».

Tulasne arrive enfin à **Ekaterinodar** (actuelle Krasnodar) où se trouve le Quartier général du Général Denikine et la représentation française, les Colonels Corbel et Chardigny. Le rapport du Capitaine Tulasne précise : « A Gouriev, en juin, la visite du Commodore Norris à l'Ataman Tolstoff a donné lieu à une grande manifestation de propagande anglaise au cours de laquelle Norris fut acclamé, porté en triomphe et nommé cosaque d'honneur de l'Oural. L'armée Denikine est entièrement ravitaillée en aviation par les Anglais qui ont à Ekaterinodar la réserve générale d'avions (nombreux appareils Kammer et Haviland). A Pétrovsk se trouvent de nombreux avions anglais (Handley-Page et Haviland) n'attendant probablement que l'autorisation de Denikine pour passer à Gouriev. »

« *L'état-Major du Général Denikine est composé d'officiers ancien régime n'ayant rien appris et rien oublié, dont le rêve - ils ne s'en cachent pas - est la reconstitution de la Russie d'avant-guerre au moyen d'une alliance avec l'Allemagne. Les agents allemands sont nombreux dans la Russie du Sud et agissent ouvertement. La reconnaissance de Koltchak par Denikine a produit chez eux un fort mécontentement. L'attitude de ces officiers vis à vis de la France violemment hostile, en avril et en mai, paraît être depuis lors un peu améliorée. Le mécontentement contre nous a été soigneusement entretenu par les Anglais qui en ont profité pour rendre intenable la situation de nos officiers en cette région et pour acquérir auprès de l'armée Denikine une place prépondérante. Ils ont comblé cette armée de matériel, canons, tanks, avions, lui permettant ainsi de rapides succès. »*

« *D'autre part, dans les milieux militaires russes, on en veut à la France de ce que la Russie n'a pas été représentée à la Conférence de la Paix, sans vouloir se rendre compte que l'état où se trouvait le pays au moment de l'ouverture de la conférence rendait cette participation impossible. Les Russes se plaignent d'avoir ainsi fait la guerre et puissamment contribué à nos victoires pour rien. Ils ne nous pardonnent pas de nous être passés d'eux pour vaincre l'Allemagne et il leur est fort pénible de nous avoir de la reconnaissance ».*

François Tulasne rapporta à ses proches – à son retour – les honneurs dont il fut l'objet : Remise d'un



« Sabre d'Honneur cosaque » et don de 100 hectares de terres, s'il revenait en Russie !

Puis il s'embarque à **Novorossiisk** sur un lamentable bateau russe, le « Constantin » qui ramène dans leur pays de misérables réfugiés arméniens. Le bateau fait escale dans les ports de Géorgie, Tiapche, Adler, Sotchi, et Batoum où descend Tulasne. Il goûte le charme de cette station balnéaire, mais, avec son costume de bain, il détonne un peu au milieu des Russes qui ont l'habitude de se baigner dans leur plus simple appareil ! Il embarque à Batoum sur un bateau français « l'Anatolie ». Après six jours de navigation c'est l'arrivée dans le Bosphore et l'émotion devant le décor merveilleux de la Corne d'Or.

Tulasne se présente, comme prévu au Général **Franchet d'Esperay** qui le reçoit de façon charmante et le dirige sur Paris pour y rendre compte de sa mission. [...]

Citation à l'Ordre de l'Armée par le Président du Conseil, Ministre de la Guerre :

« *Le Capitaine Tulasne François, de la Mission Militaire Française en Sibérie : officier d'une rare ténacité et d'une volonté remarquable. A exécuté, du 1er juin au 6 juillet 1919, une reconnaissance dans la région Orsk-Oural'sk, Gouriev, Petrovsk, Ekaterinodar dans des conditions difficiles et dangereuses. Grâce à son intelligence et à la précision de ses observations, en a rapporté des renseignements de la plus grande utilité pour le commandement ».*

Le 14 janvier 1920 signé H. Mordacq
(ne comporte pas l'attribution de la Croix de Guerre.)



Commandant François TULASNE

Tours 02.09.1886 + 05.10.1929 à Sorbier (Allier)

Père de quatre enfants dont Jean l'ainé (décrit ci-dessus), François Tulasne s'engage volontaire en 1907, il a d'abord été incorporé au 6e régiment de hussards avant de rejoindre l'école spéciale militaire de Saint-Cyr en 1908. Officier du 5e régiment des hussards, c'est avec la guerre que la vocation de François Tulasne se dessine.

- Lieutenant de Hussards passé dans l'Aviation en 1914
- Trois Campagnes en SERBIE en 1915 - 1916 - 1917
- Escadrilles MFS 93 et 99 du Cdt Vitrat (03-11/1915 et 5-12/1916)
- Cdt le 1er secteur aéronautique de l'Armée Serbe (03-11/1917)
- Mission Militaire Française en SIBERIE 1918/1919
- Attaché à la Mission Militaire Française en Grèce à Athènes (1922-1923) puis en Tchécoslovaquie à Prague (1926-1927)
- 31e Régiment d'Aviation à TOURS d'août 1923 à Mai 1926 puis de janvier 1928 au 5 Octobre

1929 (+S.A.C.)

Son tour du monde, commencé le 12 novembre 1918, se termine en août 1919. Il retrouve enfin son pays et sa famille à laquelle il a été si peu présent depuis 1915. La famille va le suivre dans ses affectations en France et à l'étranger. Passionné par tout ce qu'il a découvert au cours de ses voyages, et en particulier son fabuleux tour du monde, François, qui fait partie de la Société Archéologique et de la Société de Géographie de Touraine, aime faire partager son enthousiasme au cours des conférences qu'il donne dans toute la France :

36 séances sur une quinzaine de sujets, à partir de 1921 !

C'est lors du retour d'une mission d'amitié en Serbie et Roumanie (où il rencontre des anciens camarades de combat et en audience privée le Roi de Serbie) qu'il trouve la mort dans la collision avec l'avion de son coéquipier, les deux appareils s'étant perdus dans le brouillard... quatre morts près de Sorbier dans l'Allier, le 5 octobre 1929.



Commandant Jean TULASNE (fils aîné de François)

Né à Nancy 27 novembre 1912

Mort au combat le 17 juillet 1943 à la bataille d'Orel

Son nom est lié à celui de NORMANDIE-NIEMEN : Groupe de chasse à la tête duquel il disparut au cours d'un combat aérien, à l'âge de trente ans. Est-ce lui qui est enterré sous le nom de « Pilote inconnu du Normandie » à Moscou, au cimetière Vedenskoïe, comme en sont convaincus les Russes, et le croient volontiers ses camarades ? Son nom est connu à travers la Russie, et sa photo présente dans de nombreux musées et écoles.

Aux heures les plus sombres de la défaite de 40, cantonné dans l'inactivité au Proche Orient, il choisit de poursuivre le combat et, le 5 décembre 1940, il rejoint la Palestine britannique et participe à la campagne de Libye dans un squadron de la R.A.F., en attendant la formation par le Général de Gaulle d'unités Françaises Libres que Jean emmènera au combat : les Groupes de chasse N°1 " Alsace " et N°3 " Normandie ". Mais avant tout le nom de Jean Tulasne évoque une passion de chasseur et une virtuosité de pilote peu commune.



François Tulasne-Moeneclaey (auteur et petit-fils de François)

Tours 18/05/1936 + 12/08/2017 Tarbes.

Descendant d'une famille de pionnier de l'aviation, la disparition prématurée de son père, 1er commandant opérationnel du Normandie-Niemen, a bouleversé sa vie, celle de sa maman et de sa sœur Annick. Cette absence va forger son caractère, sa vie et faire ce qu'il est. Il resta habité toute sa vie par la mémoire du NN.

La jeunesse de François s'est déroulée à Poitiers, à Tours, en pension à Briançon mais aussi à Douarnenez (Bretagne) en sécurité durant la guerre. Après la guerre, François, pupille de la nation, reçoit le parrainage de Pierre Moeneclaey et de sa femme Geneviève née Simonin, grâce auxquels il poursuit ses études parisiennes aux HEC.

Au début des années 60, il entre au CIO banque dans cette belle ville de Nantes, il tombe amoureux (pas de la ville) mais de la belle Fran-

çoise Boiffin qu'il épouse le 15 mai 1965. François a eu 3 enfants (Christine, Benoît et Alexis), il vécut 17 années à Tours avant de revenir à Nantes. Puis, après le décès à 60 ans de Françoise, il se maria à Corinne Marin pour 17 nouvelles années de bonheur.

François a été toute sa vie bricoleur, organisateur, voyageur et un grand communicant toujours ouvert et curieux de l'autre. Mais c'est son caractère d'archiviste, d'historien et de généalogiste qui nous permet de profiter encore de ses écrits et des images de la petite et de la grande histoire de la famille TULASNE qu'il a su recueillir et partager.



François T.M. entre son Petit-Fils Thomas T.M. et son Fils Alexis T.M.

La Russie pour la vie : histoire d'une française à Moscou



**CÉCILE
ROGUE**
Agence de
voyage
Directrice
Moscou
(Russie)

LA DÉCISION RUSSOPHILE

Je vais commencer au tout début... Lors de mon entrée au collège, en sixième, la question s'est posée de savoir quelle langue je devrais étudier. En France l'écrasante majorité des élèves choisissent l'anglais en première langue, et l'allemand ou l'espagnol en seconde langue. Comme j'étais l'aînée mes parents ont décidé d'innover – mon père déclara que j'apprendrais bien l'anglais et qu'il fallait commencer par quelque chose de plus compliqué. À l'époque j'étais fascinée par l'Inde et la Chine, et j'ai donc annoncé que je souhaitais étudier le chinois. Heureusement, dans la ville de Bretagne où j'ai passé toute mon enfance, il n'y avait pas de chinois, par contre il y avait du russe, ce qui a tout de suite conquis mes parents, professeurs de lettres en lycée. « Ah, Dostoïevski, Gogol, Tolstoï... » c'était décidé, j'apprendrai le russe. C'est ainsi qu'à l'âge de 10 ans, je découvris le monde magique de la langue et de la culture russe. Nous étions un tout petit groupe, 15 élèves au total, qui avons fait toute notre scolarité ensemble, ce qui est rare. Je me souviens très bien de notre salle de classe, étroite, à droite au fond du couloir, avec aux murs les affiches de Diadia Stiopa, les châles, les cartes de l'URSS, les photos du Kremlin enneigé et cet étrange alphabet.

Cette décision, prise dans mon enfance, a déterminé toute ma vie, et je suis sûre que mes parents n'en avaient pas la moindre idée quand ils m'ont inscrite dans cette classe de russe.



Dans les champs, 1999

QUAND CÉCILE DEVIENT SVETLANA

Nous n'appelions pas notre professeure de russe Madame, comme les autres enseignantes, et pas simplement Ludmilla, mais Ludmilla Valerievna. Pour nous, qui n'avions aucune idée de ce qu'est un patronyme, cet ensemble difficilement prononçable, que complétait le nom de famille Lebrun, était très mystérieux et très prometteur. Ludmilla Valerievna n'était plus toute jeune, bienveillante et très excentrique. Rennes, ville bourgeoise et conservatrice, était à l'époque une ville provinciale très tranquille, dans laquelle Madame Lebrun, blonde peroxydée, à l'ombre à paupière bleu horizon et qui aimait les pantalons en cuir moulant et les bottes à talons compensés dorées, détonnait. C'était fantastique ! lors du premier cours elle nous donna à tous des prénoms russes, et c'est ainsi que 8 durant je fus Svetlana. Lorsque nous entrions dans la classe, nous traversions à chaque fois une fron-

tière invisible, et entrions dans un autre monde, où les lettres étaient différentes, et où rien n'était comme chez nous. Comme nous plaignions nos pauvres camarades qui s'ennuyaient en cours d'anglais dans des salles anonymes !

Un an passa, et Brejnev mourut. Notre Ludmilla Valerievna réussit à convaincre le proviseur que nous, les « russisants », devions absolument regarder les funérailles à la télévision, ce que nous fîmes, au grand dam des autres classes qui nous enviaient ! Des 3 heures de reportage en direct de la Place Rouge, j'ai retenu les images des délégations africaines coiffées de chapka battant la semelle par un froid polaire, et l'impression que quelque chose allait changer en URSS, et que j'avais bien fait de choisir d'étudier le russe.

DÉCOUVERTE D'UN AUTRE MONDE

Quand j'étais en classe de 3ème nous sommes partis en voyage de classe en URSS. En France tous

les élèves ont des correspondants en Angleterre, auxquels tu écris toute l'année pour ensuite aller avec toute la classe leur rendre visite, avant de les recevoir à leur tour. Mes frères avaient des correspondants et nous les avons hébergés à la maison. Mais avec l'URSS, évidemment, ce système n'existait pas, et nous allions devoir loger à l'hôtel. Le voyage coûtait très cher – environ 5000 francs, et tous dans la classe n'ont pas pu y participer. Mon père m'appela dans son bureau, m'expliqua que c'était un réel effort financier pour la famille, mais que puisque j'étudiais la langue, je devais y aller et qu'il espérait que cela me serait utile. Ce voyage a en fait changé ma vie, mais personne ne s'en doutait à l'époque.

Comme aux yeux du pouvoir soviétique, notre Ludmilla Valerievna était une immigrée, indûment mariée à un Français, ce même pouvoir lui attribuait le visa selon son bon vouloir, sans souci des dates et des conditions climatiques. C'est ainsi qu'un beau jour de février 1983 nous avons débarqué avec la classe à Leningrad, avant de nous rendre à Moscou. Il faisait un froid à pierre fendre, et nous n'étions évidemment pas préparés le moindre du monde. Ni chaussures adaptées, ni manteaux. Je ne suis même pas sûre d'avoir eu un bonnet...

Ce voyage m'a ouvert les portes d'un autre monde. Avant cela je partais toujours en vacances avec mes parents en France ou en Italie, et tout était très classique et prévisible. Alors que là, je me retrouvais avec de la neige jusqu'à la taille, des enfants qui jouent au hockey dans les cours, les plongeurs sous la glace de la Neva, les vitres gelées dans le bus, les vendeurs à la sauvette, les mines patibulaires des petits trafiquants dans le hall de l'hôtel Molodezhnaya, les dames d'étages mal aimables. Les enfants de l'école spécialisée en français auxquels nous avons rendu visite nous racontaient dans un français parfait leur amour pour Mireille Matthieu, et nous étions doublement choqués à la fois qu'ils parlent aussi bien français et qu'ils aiment Mireille Matthieu à leur âge. Plus que tout nous détestions le petit-déjeuner : par la fenêtre du self on nous tendait une as-



A la dacha, 1999

siette mouillée avec de la betterave et de la crème rance... nous mangions peu et furent tous malades. On m'emmena même à la clinique pour les étrangers ou l'on me fit ingurgiter des médicaments exécrables. J'attrapai une pneumonie, et dus passer 2 semaines au lit en rentrant en France. Mais j'avais eu le coup de foudre pour la Russie.

UN AN AUX USA

Après mon baccalauréat, en 1988 je décidai de passer un an à l'étranger comme « exchange student ». Malheureusement un tel échange avec l'URSS n'était pas possible à l'époque, et il fut décidé que j'irai aux États-Unis. Mes parents me soutenaient dans mon désir de connaître le monde. Une des meilleures écoles pour filles des États-Unis, située à Dallas m'avait accordé une bourse, et je partis passer un an dans une riche famille avec une fille unique. Je m'entendais très bien avec les parents, par contre avec la fille – enfant gâtée, ce fut beaucoup plus difficile, nous étions trop différentes – j'étais à l'époque un vrai garçon manqué. Cela ne m'empêcha pas de passer une très bonne année, d'apprendre à connaître les USA et les américains. Des gens très agréables et accueillants qui t'oublent dès

qu'ils ont fait ta connaissance, des centres commerciaux et du shopping à n'en plus finir, des pizzas énormes avec des litres de Coca, les quartiers populaires dévastés du centre de Dallas, où personne ne se promène à pied, les voitures américaines de la taille d'un paquebot, le nombre incroyable de fast-food, et l'assortiment étonnant de bottes de cow-boy texanes en peau de crocodile de toutes les couleurs... toute la vie de mon entourage se résumait à la nourriture, aux fringues et au cinéma.

Le niveau d'enseignement dans les écoles était effrayant, et j'ai eu beaucoup de chance d'étudier dans cette école privée pour petites filles riches, où, malgré mon niveau moyen d'Anglais, j'étais une des meilleures étudiantes. A la fin de mon année, je quittai les USA sans regret pour aller étudier le russe à l'Institut des Langues orientales (INALCO) à Paris. En un an aux USA j'avais oublié beaucoup de choses, et il me tardait de m'y remettre.

L'ÉTUDIANTE À LA SORBONNE ET LES POUSSINS BRETONS

De retour des USA, je me suis donc inscrite à la Sorbonne et à l'INALCO, en double cursus. J'en garde des impressions très contra-

dictoires – très déçue par la Sorbonne et enthousiasmée par les « Langues 'O ». La première année de fac en France ce sont des amphithéâtres bondés où s'entassaient 500 élèves, des étudiants désorientés, dont 50% ne passera pas en deuxième année, et des profs désabusés, qui ne comprennent pas comment gérer tout cela. Par contre aux Langues 'O nous étions peu nombreux, une trentaine environ (logique – qui a besoin du russe ?), nous étions tous amis et sous la tutelle bienveillante du meilleur professeur de russe possible, Monsieur Chicouène (voir mon article sur lui sur mon blog), nous assimilions avec entrain les règles et nuances de cette grammaire russe qui paraît si difficile. Au début de mes études j'habitais boulevard Raspail, dans le quartier de Montparnasse, dans un foyer pour jeunes filles et ensuite j'ai déménagé dans un studio dans une rue tranquille du même quartier avec de bruyants voisins serbes. C'était le tout début de la guerre en Yougoslavie, et chez mes voisins les Kukuruzovich défilaient famille et amis, qui se lamentaient bruyamment sur le sort de leur pauvre patrie, pleurant à chaudes larmes le soir devant la télévision avec le volume à fond...

L'été tous les étudiants français cherchent un travail, les places sont chères, et tout le monde use d'un moyen vieux comme le monde – le piston. C'est pourquoi ma première expérience de travail d'été eu lieu dans l'usine de volaille de mon oncle, dans un trou perdu en Bretagne, où je me levais à 3 heures du matin pour, de 4 heures à midi, traîner des boîtes remplies de poussins, que je transmettais à mes collègues sexeuses. Le lundi matin les poussins éclosaient, et tout le restant de la semaine les dames leur regardaient le derrière pour les trier, les mâles à gauche, les femelles à droite. Je remettais ensuite les poussins dans les boîtes pour les envoyer dans des fermes différentes – les uns pour la viande, les autres pour la ponte. Tout mon temps libre je dormais. Quand je reçus mon premier maigre salaire, je quittai ce coin avec la ferme résolution de faire quelque chose de ma vie.



IMMERSION À C.D.G

L'année d'après, je ne voulais pas retourner chez les poules, et j'eus la chance de trouver un travail très bien rémunéré, qui déciderait ensuite d'une partie de ma vie. Un nouveau terminal s'ouvrait à l'aéroport CDG, et je fus engagée dans une équipe de jeunes étudiants dynamiques chargée de gérer l'enregistrement et le départ des vols de ce terminal, dont la plupart avaient pour destination le Québec. Dans les faits le nouveau terminal n'était absolument pas prêt, il y faisait soit très chaud soit un froid de canard, il n'y avait que 2 toilettes, les vols étaient parfois retardés de 10 heures et nous devions nous cacher des passagers furieux, coincés sous douane, crevant de froid

ou de chaud, et de faim, puisque l'unique bar fermait lors des retards, ayant été plusieurs fois dévasté par les passagers en colère.

Mais nous nous amusions bien, nous étions très bien payés, et je recevais même une prime de « langue rare », l'équivalent de 100 euros par mois même si je n'utilisais que très rarement mon russe ! A la fin de l'été je repris mes études, en continuant à travailler à mi-temps à l'aéroport, souvent sur les vols de la compagnie Aeroflot, russe oblige ... L'emploi du temps me permettait d'étudier normalement, j'étais toujours bien payée et je pouvais ainsi contribuer au financement de mes études, ce qui permit à mes parents de respirer un peu...

SURPRISES DE MOSCOU À VLADIVOSTOK

Nous étions en 1991, année décisive pour beaucoup, et le représentant de l'Association d'amitié France - URSS qui accompagnait souvent les vols me proposa de postuler à une bourse pour étudier en URSS. Je n'étais pas membre de l'association, mais il me confia que j'avais toutes mes chances : pour 40 places, il y avait ... 1 seul candidat ! Je postulai, mon dossier fut accepté, mais ensuite il y eut le putsch et on m'indiqua que le programme était suspendu, ce qui me désespéra. Aussi quelle ne fut pas ma surprise lorsque le 1er septembre le président de l'asso-



A Irkoutsk dans un kiosque j'achetai des bottes de l'armée, que j'essayai dehors par -28C, et la « shuba » si moche, mais si chaude...

ciation m'appela pour me proposer de partir. « Tu as 2 semaines pour faire tes bagages, donne-moi ta réponse demain ». Mes parents un peu choqués mais très enthousiastes m'encouragèrent, et 2 semaines plus tard, le 16 septembre 1991 j'étais sur le quai de la Gare du Nord à Paris, ma valise remplie de papier toilette et d'autres choses étranges, et le cœur battant à tout rompre, j'entrai dans le train qui m'emmenait dans la ville de mes rêves – Moscou.

Cette année fantastique que je vécus de septembre 1991 à juin 1992 mérite un roman à elle seule. Elle a bouleversé ma vie. J'étais seule, sans obligations familiales et les difficultés de la vie quotidienne me touchaient beaucoup moins que mes amis russes. Nous étions 3 français, on cessa de nous payer notre bourse dès le 2ème mois, mais on nous laissa séjourner à l'institut – il ne nous en fallait pas plus ! je mangeais ce que je pouvais quand je pouvais et là où je le trouvais, il m'est arrivé de m'intoxiquer, mais sans gravité.

Je me souviens que la première fois que je vis du café, du fromage et des gâteaux, ce fut dans les pays baltes où j'étais allée passer Noël. Même maintenant je me demande comment faisaient mes amis russes pour m'offrir des repas aussi somptueux chez eux, avec des magasins aussi vides. Je me souviens très bien de mon voyage à Irkoutsk et Vladivostok, où nous sommes allées avec mon amie autrichienne en février (le moment était bien choisi). A Irkoutsk dans un kiosque j'achetai des bottes de l'armée, que j'essayai dehors par -28C, et la « shuba » si moche, mais si chaude de mon amie autrichienne me faisait horriblement envie. A Vladivostok nous mangions du crabe 3 fois par jour, et



Sur la glace du lac Baikal, 2003

avons découvert avec surprise qu'il était possible d'acheter de la valiselle dans les magasins, ce qui était impossible à Moscou. Notre retour à Moscou se fit en Transsibérien au prix record de 1 dollar – nous avions profité du tarif étudiant et d'un taux de change avantageux. Le billet faisait 2x5cm, et je me souviens de m'être étonnée d'un aussi petit billet pour un aussi long parcours. Sept jours dans le train, avec des compagnons de voyage qui n'avaient jamais auparavant rencontré d'étrangers, c'est quelque chose qui ne s'oublie pas... j'ai aussi voyagé en Crimée, en Ouzbékistan, au Kirghizstan, et dans beaucoup d'endroits en Russie. Il y avait les soirées à l'institut, les amis russes... partout j'étais reçue avec tellement de gentillesse et de générosité, ce furent des moments inoubliables dont je garde un souvenir très ému. Les difficultés nous rendent plus forts, et nous apprennent à voir le principal. Je suis rentrée en France changée. Après 10 mois en Russie la seule vue dans les rayons des supermarchés français de 135 sortes de dentifrice, les soldes et tout ce gaspillage inutile de vêtements qui traînent par terre me donnait envie de vomir. Malheureusement, c'est maintenant la même chose en Russie.

RETOUR À C.D.G. POUR 3 ANS

En 10 mois de séjour en Russie, avec tous mes déplacements, nour-

ritures et rares achats j'ai dépensé 1000 dollars seulement ! Un chiffre incroyable, au grand soulagement de mes parents, mais à Paris la vie était ô combien plus chère, et j'ai vite compris que, premièrement j'avais besoin d'argent, et que, deuxièmement, si je ne pratiquais pas mon russe, je l'oublierai très vite. Surmontant ma timidité, j'ai donc appelé la compagnie Aeroflot, et ai été immédiatement convoquée pour un entretien d'embauche. Et engagée sur le champ – agent d'escale à l'aéroport CDG.

J'y suis restée 3 ans, pendant lesquels le nombre de touristes russes en France a explosé, bien que les agences de voyages russes étaient souvent incapables, et nous devions résoudre de nombreux problèmes à leur place. Au départ de Paris les passagers partaient chargés à bloc, et croyez-moi, rien de vaut d'après négociations pour chaque excédent de bagages pour vous mettre à niveau en russe... en même temps, c'était une époque unique, tous les gens qui comptaient venaient à Paris – artistes, danseurs du Bolchoï, hommes d'affaires (qui n'avaient pas encore leurs jets privés), politiciens, bandits, acteurs, ensembles folkloriques etc... de tous les coins de Russie. Et de Paris via Moscou voyageaient des passagers en transit vers les destinations que seule Aeroflot desservait comme Bujumbura ou Antananarivo. Et les bagages de ces pauvres passagers en transit à Cheremetièvo 2 arri-

vaient rarement à destination, et quand ils arrivaient ils étaient souvent pillés... je m'occupais justement des bagages perdus ou volés, et ce fut une vraie école de la vie... nous avions souvent des chasseurs français qui partaient à Astrakhan, mais dont les chiens arrivaient souvent à Mourmansk ou ailleurs, et il fallait les rapatrier... sans l'aide d'internet et à distance !

PUIS ARRIVA 1995 ...

Je travaillais chez Aeroflot depuis 2 ans, j'adorais mais le contact des passagers me disait que la vie à Moscou bouillonnait et j'avais envie d'y aller. Mon chef, le représentant d'Aeroflot Oleg N. devait terminer son contrat en juillet et voulait s'installer à Moscou pour y ouvrir une agence de voyages pour les clients individuels – nous avions plein de contacts, et étions sûrs de réussir. Et je me préparais à partir avec lui en me demandant comment tourner la chose et l'annoncer à mes parents. Mais en février 1995, au sud de Paris eut lieu le drame de Louveciennes, lors duquel furent tués 6 citoyens russes, que nous connaissions bien (j'étais même allée chez eux). La police française nous convoqua pour des interrogatoires, des reportages apparurent dans la presse française, sur la mafia russe, le nom du représentant y fut cité, et la direction d'Aeroflot décida de le renvoyer manu militari en Russie, pour ne pas ternir l'image de la compagnie. Deux semaines pour faire les bagages. Et je décidai moi aussi de partir, et lorsque j'écris ces lignes je ressens toujours la même émotion.

Le plus difficile fut d'annoncer la nouvelle à mes parents qui ne s'attendaient à rien de ce genre. J'étais paralysée, je ne pouvais pas parler. Je leur écrivis une lettre, et quand ma maman rappela, quelques jours après, je ne pouvais pas prendre le combiné, et je pleurais en l'entendant me dire sur le répondeur qu'ils m'aimaient, qu'ils me soutiendraient toujours quoi que je fasse, et que si j'avais décidé ainsi, bien sûr c'était la bonne décision. C'était très difficile. Par contre la propriétaire de mon appartement, persuadée que j'étais obligée d'aller en Russie, contre mon gré (à cette époque il était diffi-

cile de comprendre que quelqu'un veuille y aller) me fit une grosse réduction de loyer. Et je fis mes bagages et partis, ayant donné à mes collègues, mes amis et mes frères toutes mes affaires... même les stewardesses d'Air France, étonnées par mon histoire, me firent voyager en classe affaires ! et le 2 avril 1995 je débarquai à Moscou, avec 80 kilos de bagages de ma vie antérieure.

SALUT, MOSCOU ! SALUT, MA NOUVELLE VIE

De 1995 à 2000 j'ai donc travaillé dans la société que nous avons créée, mon partenaire et moi. Au début nous étions installés dans le grand salon ovale de l'hôtel particulier du 22 rue Pokrovka, hébergés par le « Fonds international de Bienfaisance ». Nous partagions la salle avec des jeunes très actifs qui s'occupaient de l'ouverture du restaurant Maxim's, et avant nous y trônait la compagnie « Kolym zoloto » (« L'or de la Kolyma »), et nous recevions sans arrêt les appels téléphoniques des personnes qui avaient investi dans la compagnie et voulaient toucher leurs dividendes, auxquels nous répondions

poliment avec un petit accent français « téléphonez au siège à Karamken code 41435, tel 2-32 ». Je dois être la seule française qui sait que la ville de Karamken existe...

De ces années sont restées dans ma mémoire les images d'une Moscou sombre et sans éclairage nocturne, avec de la publicité partout, des cafés où la musique hurlait et où officiaient toutes sortes de magiciens et fakirs, la crise de 1998 et le boum de 2000, peu de voitures et beaucoup de policiers arrangeants, le club « Propaganda » et le bar canadien « Moosehead », et le « Hungry Duck », le time-share et Herbalife, les cassettes avec les films américains piratés avec une seule voix doublant tous les personnages, le film « Brat 2 », les shop-tours et les marchés de vêtements dans les stades, les premiers téléphones portables (ceux avec la petite mallette, et pour lesquels il fallait une autorisation), les casinos à chaque coin de rue, les files d'attente au Consulat de France... mon partenaire avait à l'époque une énorme BMW blanche avec une plaque diplomatique serbe (à l'époque ça se vendait), et personne ne nous arrêtait, jusqu'au jour où l'employé

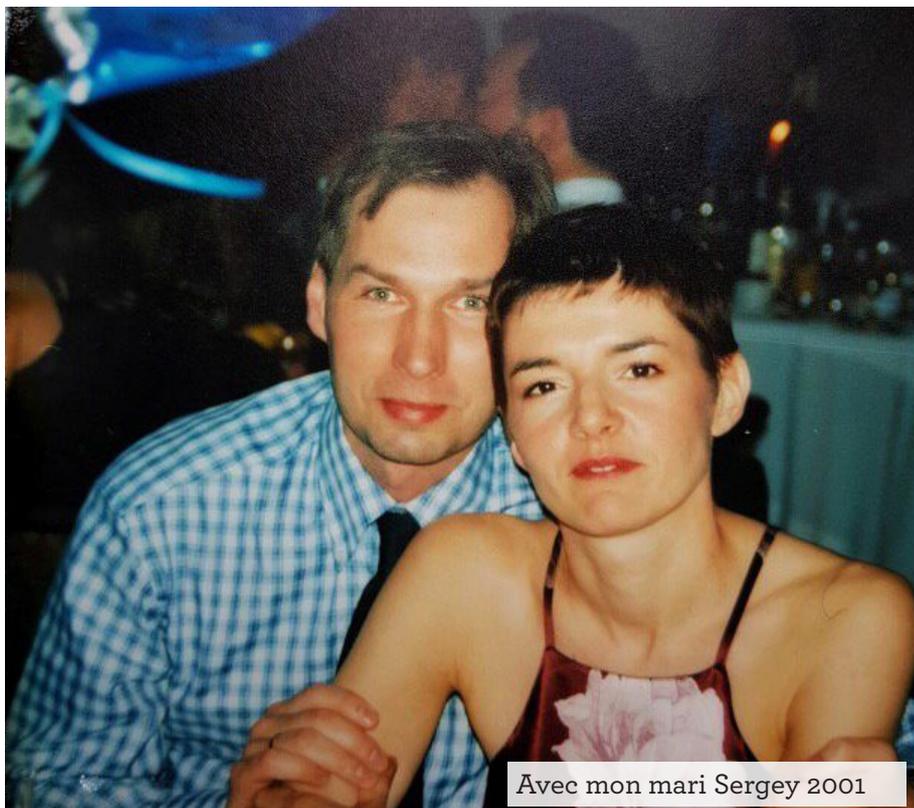


Moscou, été 2019

de l'Ambassade se fit coffrer, et il nous fallut rouler avec des plaques blanches, comme tout le monde... quelle époque ! L'époque des « chefs de la garde rapprochée » (des gros bras) et des futurs oligarques, des gens pas clairs et des affairistes de tout poil. A l'époque se vendaient à prix d'or des passeports de « Citoyen du Monde » bleu roi, avec des inscriptions dorées dans toutes les langues du monde... et il fallait prouver à ces pauvres gens crédules qu'une telle citoyenneté ça n'existe pas, quel que soit le prix ! Est-ce par hasard ou par chance, mais nos affaires marchaient bien, je voyageais beaucoup et j'ai traversé toutes ces années sans heurts ou problèmes majeurs.

JUSQU'EN 2000... QUAND MA VIE CHANGEA DE MANIÈRE RADICALE.

Notre société se développait bien, nous avions beaucoup de clients mais pour diverses raisons les relations avec mon partenaire devenaient invivables. Un beau jour, une de nos clientes a appelé pour prévenir que ses documents seraient récupérés par son frère, un jeune homme « mignon, sympathique et célibataire ». Et effectivement, le jeune Sergueï vint récupérer les documents, tomba raide amoureux et partit. Il m'appela le lendemain, m'invita au restaurant, vint me chercher à bord de sa Lada dorée dernier cri (j'ai mis du temps avant de comprendre...). Nous nous sommes mis à nous voir, à passer du temps ensemble, il me plaisait, si actif et attentionné. Le 15 octobre, au retour de sa fête d'anniversaire sur un bateau, Oleg se fit renverser par une voiture et mourut sur le coup. Sa fille arriva de Paris le lendemain et décréta qu'elle prenait sa place. J'étais jeune et naïve, officiellement rien ne m'appartenait et je me retrouvai sans rien. Ensuite tout se passa comme dans les mauvais films – les menaces, le chantage, la police qui menaçait de me déporter ... heureusement que j'avais de bons amis, des clients fidèles et un consul de France épataant auquel je serai toujours reconnaissante...et Sergueï, qui se jeta immédiatement dans la bataille, déménagea de St Pétersbourg et



Avec mon mari Sergey 2001



Avec mon mari Segey, a Vevey, Suisse, 2019

vint s'installer à Moscou. Tous les matins nous avions comme un conseil de guerre, et nous arrêtons un plan d'action. Le 22 novembre, jour de la Sainte Cécile il me demanda en mariage. Le 1er février nous avons ouvert notre agence, et le 3 mars 2001, après beaucoup de péripéties nous nous sommes mariés au « zags » № 4. Nous n'avions rien eu le temps de préparer, et nous avons fêté notre mariage à la soirée organisée par une copine, où nous ne connaissions pas la moitié des invités, c'était comique !

Et bien sûr je veux remercier mes parents qui ont vécu toute cette horreur à distance (je ne leur disais pas tout...) et qui croyaient en moi.

Cela fait 18 ans maintenant, il y a eu des bons moments et d'autres moins bons, nous avons 2 grands garçons, et je suis toujours ici, sans intention d'en partir !

<http://cecile.ru/>
www.leblogdececile.ru

→ ecole@cecile.ru

Andreï Makine

«Le testament français»

(extrait*)

... Je savais aussi que je ferais tout mon possible pour ne pas parler des livres. Et que nous en parlerions quand même, beaucoup, souvent jusque tard dans la nuit. Car la France, apparue un jour au milieu des steppes de Saranza, devait sa naissance aux livres. Oui, c'était un pays livresque par essence, un pays composé de mots, dont les fleuves ruisselaient comme des strophes, dont les femmes pleuraient en alexandrins et les hommes s'affrontaient en sirventès. Enfants, nous découvrions la France ainsi, à travers sa vie littéraire, sa matière verbale moulée dans un sonnet et ciselée par un auteur. Notre mythologie familiale attestait qu'un petit volume à la couverture fatiguée et à la tranche d'un or terni suivait Charlotte au cours de tous ses voyages. Comme le dernier lien avec la France. Ou peut-être, comme la possibilité constante de la magie. «Il est un air pour qui je donnerais...» – combien de fois, dans le désert des neiges sibériennes, ces vers s'étaient édifiés en «un château de brique à coins de pierre, aux vitraux teints de rougeâtres couleurs...». La France se confondait pour nous avec sa littérature. Et la vraie littérature était cette magie dont un mot, une strophe, un verset nous transportaient dans un éternel instant de beauté.

J'avais envie de dire à Charlotte que cette littérature-là était morte en France. Et que dans la multitude des livres d'aujourd'hui que je devorais depuis le début de ma réclusion d'écrivain, je cherchais en vain celui que j'eusse pu imaginer dans ses mains, au milieu d'une isba sibérienne. Oui, un livre ouvert, ses yeux avec une petite étincelle de larmes...

Dans ces conversations imaginaires avec Charlotte, je redevais adolescent. Mon maximalisme juvénile, éteint depuis longtemps sous les évidences de la vie, s'éveillait. Je cherchais de nouveau une œuvre absolue, unique, je rêvais d'un livre qui pourrait par sa beauté refaire le monde. Et j'entendais

la voix de ma grand-mère me répondre, compréhensive et souriante, comme autrefois, à Saranza, sur son balcon:

– Tu te rappelles encore ces étroits appartements en Russie qui croulaient sous les livres? Oui, des livres sous le lit, dans la cuisine, dans l'entrée, empilés jusqu'au plafond. Et des livres introuvables qu'on vous prêtait pour une nuit et qu'il fallait rendre à six heures du matin précises. Et d'autres encore, copiés à la machine, six feuilles de papier carbone à la fois; on vous en transmettait le sixième exemplaire, presque illisible et appelé «aveugle»... Tu vois, il est difficile de comparer. En Russie, l'écrivain était un dieu. On attendait de lui et le Jugement dernier et le royaume des cieux à la fois. As-tu jamais entendu parler là-bas du prix d'un livre? Non, parce que le livre n'avait pas de prix! On pouvait ne pas acheter une paire de chaussures et se geler les pieds en hiver, mais on achetait un livre...

La voix de Charlotte s'interrompt comme pour me faire comprendre que ce culte du livre en Russie n'était plus qu'un souvenir.

«Mais ce livre unique, ce livre absolu. Jugement et royaume à la

fois?» s'exclama l'adolescent que j'étais redevenu.

Ce chuchotement fiévreux m'arracha à ma discussion inventée. Honteux comme celui que l'on surprend en train de parler avec lui-même, je me voyais tel que j'étais. Un homme gesticulant au milieu d'une petite chambre obscure. Une fenêtre noire bute contre un mur de brique et n'a besoin ni de rideaux ni de volets. Une chambre qu'on peut traverser en trois pas, où les objets, par manque de place, s'agglutinent, empiètent les uns sur les autres, s'enchevêtrent: vieille machine à écrire, réchaud électrique, chaises, étagère, douche, table, spectres de vêtements accrochés aux murs. Et partout des feuilles de papier, des bouts de manuscrits, des livres qui donnent à cet intérieur encombré une sorte de folie très logique. Derrière la vitre, le début d'une nuit d'hiver pluvieuse et, coulant du dédale des maisons vétustes – cette mélodie arabe, plainte et jubilation confondues. Et cet homme vêtu d'un vieux manteau clair (il fait très froid). Aux mains il porte des mitaines, nécessaires pour taper à la machine dans cette pièce glacée. Il parle en s'adressant à une femme. Il lui parle avec cette confiance qu'on n'a pas toujours même pour l'intimité de sa propre voix. Il l'interroge sur l'œuvre unique, absolue, sans craindre de paraître naïf ou ridiculement pathétique. Elle va lui répondre...

Je pensai, avant de m'endormir, que venant en France, Charlotte essaierait de comprendre ce qu'était devenue la littérature dont quelques vieux livres représentaient pour elle, en Sibérie, un minuscule archipel français. Et j'imaginai qu'en entrant, un soir, dans l'appartement où elle vivrait, je remarquerais sur le bord d'une table ou sur l'appui d'une fenêtre – un livre ouvert, un livre récent que Charlotte lirait en mon absence...

**Andreï Makine. Testament français. Mercure de France, 1995.*

Andreï Makine Le testament français





Culture, science, progrès, voilà ce qui, à notre époque, au lieu des rêves de conquête et des dominations d'antan, appelle et justifie les ambitions nationales... Voilà dans quel but peut être scellée l'alliance nouvelle de la Russie et de la France !

(Charles De Gaulle, juin 1966)

Tout ne sera probablement jamais OK, mais nous devons essayer pour que cela le soit.

(Vladimir Poutine)

SALUT ! ÇA VA ?
NOVEMBRE 2019 № 3 (55)